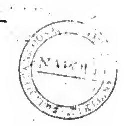
JEAN CALAS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Nation, par MM. les Comédiens Français, le 18 décembre 1790.

Par J. L. LAYA.



A PARIS.

Chez MARADAN et PERLET, rue Saint-André-des-Arts, hôtel de Château-vieux.

1791.

PERSONNAGES.

CALAS, négociant de Toulouse.	M. VANHOVE.
Madame CALAS, sa femme.	Mlle. THÉNARD.
ROSE, fille de M. et Mad. CALAS.	Madame PETIT.
LAVAISSE, ami de la famille.	M. SAINT-PHAL.
Le Capitoul de Toulouse.	M. DORIVAL.
L'assesseur.	M. LAROCHELLE.
M. DE LA SALLE, Conseiller.	M. FLEURY.
JEANNETTE, servante de M. CALAS.	Mlle. JOLY.
Un greffier.	M. BELLEMONT.
Un Huissier d'audience.	M. MARCHAND.

Plusieurs Conseillers.
Un autre Huissier d'audience.
Un Religieux Dominicain.
Un Geolier.
Gardes.
} Personnages Muets.

La Scene est à Toulouse.

Aux deux premiers actes, dans l'appartement de M. Calas.



JEAN CALAS.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALAS le Père, LAVAISSE et ROSE, sur l'ottomane à droite.

Madame CALAS, sur la bergere en face.

JEANNETTE, dans le fond, sur une chaise, occupée à tricoter; LAVAISSE, un livre à la main.

Madame CALAS.

AH! que cette lecture est vraie, intéressante!

ROSE.

Et monsieur Lavaïsse a la voix si touchante!

JEANNETTE.

Quels nobles sentiments!

CALAS.

Oui, tout dans cet auteur,
Attache également et l'esprit et le cœur.

ROSE.

J'ai pleuré.....

LAVAISSE.

Bon! vraiment?... je vous fais toujours rire.

ROSE.

Oh ! oui, mais ce n'est pas quand je vous entens lire ;
Redites nous encor ces vers du dernier chant :
» A la religion discrétement fidelle. »
Je les veux retenir.

LAVAISSE lit.

» A la religion, discrétement fidelle,
» Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle,
» Et sans noyer autrui, songe à gagner le port.
» La clémence a raison, et la colère a tort.
» Dans nos jours passagers de peines, de misères,
» Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères,
» Aidons-nous, l'un et l'autre, à porter nos fardeaux :
» Nous marchons tout courbés sous le poids de nos maux ;
» Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.

CALAS.

Que ce trait est touchant !
Voilà l'humanité ! . . . .

LAVAISSE continuant de lire.

» Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
» De la société, les secourables charmes,
» Consolent nos douleurs, au moins quelques instans :
» Remede encor trop faible à des maux si constans ?
» Ah n'empoisonnons pas le seul bien qui nous reste.
» Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
» Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
» Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés ».

CALAS.

Voilà l'intolérance !

LAVAISSE cesse de lire, ils se lèvent.

CALAS continue.

Ah ! que de maux ce monstre a causé dans la France !
Que de sang répandu ! de bûchers allumés !
Combien d'honnêtes gens dans les feux consumés !
Qui nés, instruits, nourris dans des dogmes contraires,
Expiaient, par la mort, les leçons de leurs pères ;
L'homme juge de l'homme ! eh ! n'a-t-il pas dû voir
Qu'il osait de Dieu même usurper le pouvoir ?

L'univers tombe aux pieds de son maître suprême,
Le culte est différent, mais l'hommage est le même...
C'est cette vérité si simple, mes enfans,
Qui, dans Toulouse encore, a peu de partisans;
Qu'un protestant l'embrasse; aux yeux du catholique,
Il devient, quel qu'il soit, une peste publique,
Le fléau de l'église, ensemble et de l'état:
Penser, leur semble à tous un horrible attentat!
Et nous dévouant, nous, à d'éternelles flammes,
Des torts de leur esprit ils punissent nos ames.

Madame CALAS.

Vous avez bien raison, mon ami; mais pourquoi
Les voulez-vous guérir? mon Dieu! chacun sa foi.
Ils règnent dans Toulouse, et l'on nous y tolère:
Nos drapeaux et les leurs furent long-tems en guerre.
Crains que ces vérités, sources de nos débats,
Ne réveillent encor nos antiques combats.

LAVAISSE.

La vérité, monsieur, ressemble à la lumière:
Les traits d'un jour trop vif blessent notre paupière,
Il faut que, par degrés, le cœur comme les yeux
Se fasse à recevoir ses rayons précieux.
C'est un grand tort souvent que d'être raisonnable!
L'ignorance est toujours fière, dure, intraitable:
Tel est le catholique, à Toulouse, aujourd'hui,
Et la raison encor n'est pas mûre pour lui.

CALAS.

Oui; mais son ignorance est injuste et cruelle.

Madame CALAS.

Il faut donc n'avoir rien à débattre avec elle.

CALAS.

Soit..... J'y pense ..... A propos, n'allons pas oublier;
Demain, la pension.... c'est la fin du quartier:

Madame CALAS.

Pour notre fils Louis? J'ai mis à part la somme.

CALAS, à Lavaïsse.

Vous avez, Lavaïsse, ici, vu ce jeune homme?

Garçon faible, mais bon comme tous mes enfans;
Un peu crédule au fonds, quoique d'assez bon sens!
Il a, je vous le dis, plus faible que ses frères,
Quitté, depuis deux ans, le culte de nos pères;
Il s'est fait catholique; et jamais je ne sus
Contraindre aucunement mes enfans là dessus.
C'est en gênant les cœurs qu'on fait des hypocrites.
Il a cru lire ailleurs les vérités prescrites;
S'il s'est trompé, le Ciel excuse son erreur,
Qui part de son esprit, et non pas de son cœur.
Il a, près de la ville, entrepris un commerce,
Qu'avec honnêteté, qu'avec peine il exerce;
Car les tems sont bien durs! mais notre rente au moins
Le met, jointe au travail, au-dessus des besoins.

LAVAISSE.

Ah! des pères, monsieur, vous êtes le modele!

CALAS.

De cinq enfans, trois sont encor sur ma tutelle,
Louis, Antoine et Rose; oh! pour Rose, entre nous,
Je compte de ma main lui donner un époux,
Un époux jeune, aimable, en un mot, fait pour elle...
Je te le garde, Rose.

LAVAISSE.

Ah! pour mademoiselle
Les partis, je le crois, seront nombreux,

ROSE.

Pour moi,
Je n'en veux pas.... à moins,

CALAS.

A moins? explique-toi...

ROSE.

A moins que je ne vive auprès de vous, mon père.

CALAS.

Cela peut s'arranger.

LAVAISSE.

S'arranger? je l'espère,
Monsieur vous aime trop pour vous quitter... Il peut
Rencontrer un époux tel enfin qu'il le veut,

Pour lui plein de respect, plein d'amour pour sa fille,
Qui ne fasse avec lui qu'une même famille.

CALAS.

Sans doute.... pour Antoine, il est de mes enfans
Le seul qui dût couter des pleurs à mes vieux ans.
Ce fils plein de talens, et de dons faits pour plaire,
Semble les dédaigner et craindre d'en rien faire !
Non qu'il soit né méchant : mais l'ennui, le dégoût,
Dans ce cœur de vingt ans, altére et corrompt tout.
Si jeune ! il s'abandonne à cette défiance
Qu'excuse en un vieillard l'âge et l'expérience.
Les humains sont l'objet de son aversion,
Il a des premiers ans perdu l'illusion :
Tout est désenchanté pour ses yeux, pour son ame..
J'avais pensé d'abord qu'une amoureuse flame
De l'homme qu'elle égare arrêtant les progrès
De la nature en lui suspendait les bienfaits :
Mais non : j'ai vu cette ame abattue, assoupie,
S'abreuver des poisons de sa misanthropie,
De tristesse et de deuil entourer son loisir
Et dans ces noirs accès s'abîmer à plaisir :
Quelque fois égaré par ce délire extrême,
Dans l'horreur des humains, il se confond lui-même.

LAVAISSE.

Son naturel est sombre, oui ; mais honnête et franc.

CALAS.

Oui, mais ce qui m'afflige ensemble et me surprend,
C'est qu'avec ces ennuis, ce goût de solitude,
Il ait pu d'un penchant conserver l'habitude,
Puisque ce sombre ennui nous séparant de nous
Comme notre vertu, doit éteindre nos goûts !
Il joue ! . . Oui, mon ami, vous concevez sans peine,
Qu'exhalant ses vapeurs contre la race humaine,
Et ne voyant jamais l'homme qu'en enrageant,
Il le hait encor plus quand il perd son argent ;
Et dans sa noire humeur, il perd .. il perd sans cesse.

LAVAISSE.

Je le crois.

CALAS.

Quel tourment, Monsieur, pour ma vieillesse !
Vous venez de le voir là pendant le soupé
Toujours sombre, rèveur, et l'air préoccupé.

JEANNETTE.

Oh! je crois qu'aujourd'hui sa bourse est en souffrance.
Il a perdu, Monsieur.

CALAS.

Comme toi je le pense...
Il vient de nous quitter, il pouvait jusqu'au bout
Entendre la lecture.

LAVAISSE.

Elle est peu de son goût :
Mais tranquilisez-vous, Monsieur Calas, oui l'âge
Doit adoucir enfin ce naturel sauvage,
La raison, le besoin de la société,
Des levains de nos cœurs corrige l'acreté,
L'homme est né pour aimer, non haïr son semblable.

CALAS.

Je le sens comme vous, hélas! Le misérable!
Il m'afflige et je l'aime, et je le plains au fonds ;
Il sent les premiers traits des maux que nous souffrons ;
Vous voici de retour, c'est en vous que j'espère,
Tâchez par vos avis de le rendre à son père,
De le rendre à lui-même ; il vous écoute...

LAVAISSE.

Un peu.

CALAS.

Voyez-le plus souvent...

LAVAISSE.

Je remplirai ce vœu.

ROSE.

Bon! vous viendrez ici voir plus souvent mon frère ?

LAVAISSE.

Oui, Mademoiselle, oui comptez.

ROSE.

Il faut bien faire...
Un peu pour l'amitié.....

LAVAISSE.

LAVAISSE.

Tout pour la redoubler.

CALAS.

Mon ami, puisse un jour mon fils vous ressembler!

LAVAISSE.

Ah! Monsieur...

CALAS.

Possesseur d'une grande richesse,
Privé de vos parens, jeune, votre sagesse
Dans l'âge où l'on dissipe a su la conserver:
A vingt ans l'esprit d'ordre est bien rare à trouver!
Aussi ne vois-je pas de maison dans Toulouse
Qui de vous posséder ne se montre jalouse.

LAVAISSE.

Monsieur....

CALAS.

Vous voulez bien par pure honnêteté
Trouver quelque plaisir dans ma société...

LAVAISSE.

La plus chere à mon cœur, et la plus respectable.

ROSE.

Où vous êtes le plus aimé... le plus aimable.

LAVAISSE.

Tous mes efforts au moins, sont de le mériter.

CALAS.

Enfin, mon cher ami, sans vouloir vous flatter,
Il n'est pas dans Toulouse un père de famille,
Un seul qui ne voulût vous donner à sa fille.

LAVAISSE.

Il n'en est qu'un pour moi, je le dis sans détour,
Dont je me fisse honneur d'être le gendre un jour.

CALAS.

Je le répète encor, que mon fils vous ressemble!

Madame CALAS.

Nous n'apercevons pas, mon ami, ce me semble,
Que Monsieur Lavaïsse arrivé d'aujourd'hui
Peut être bien chez nous, mais serait mieux chez lui.

CALAS.

Oui... les réflexions quelquefois me surprennent,
Et Dieu sait où souvent et comme elles m'entraînent:
Pardon...

LAVAISSE.

Je n'ai jamais passé d'instants plus doux.

CALAS, (à Rose).

Comment ! Rose, aujourd'hui tu veilles avec nous ?

ROSE.

Mais... Je ne savais pas qu'il fût si tard, mon père.

CALAS, (à Lavaïsse).

Adieu donc.

LAVAISSE.

Demeurez.

CALAS, (à Lavaïsse).

Souffrez qu'on vous éclaire.

(à Jeannette.)

Prends ce flambeau, Jeannette.

(à Lavaïsse).

A demain, mon ami.

ROSE.

Oui, Monsieur Lavaïsse, à demain, grand merci
De votre complaisance et bien bonne lecture.

(Lavaïsse sort éclairé par Jeannette.)

SCENE II.

CALAS, Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

CE jeune homme est charmant.

ROSE.

Charmant; une figure...

CALAS.

Honnête!...

ROSE.

Douce !...

CALAS.

Un cœur !...

ROSE.

Si tendre !...

CALAS.

Si loyal !...

Des mœurs ! un esprit...

ROSE.

D'ange !... un caractère ...

CALAS.

Égal.

ROSE.

Toujours si complaisant !

CALAS.

Des talens estimables,
Et sans aucun travers des qualités aimables.
Heureuse celle un jour, dont il sera l'époux !
Qu'en dis-tu, Rose ?

ROSE.

Moi ? je pense comme vous.

(Ici on entend des cris au dehors).

CALAS.

Qu'entends-je ?... C'est Jeannette !...

ROSE.

Et Monsieur Lavaïsse !
Je cours...

CALAS, (à Rose).

Restez... moi-même....

Madame CALAS.

Ah ! Je suis au supplice !
Vous exposer ! O ciel ! si ce sont des voleurs !...

CALAS.

Eh bien, les faut-il seuls livrer à leurs fureurs ?

SCENE III.

Les mêmes, LAVAISSE et JEANNETTE, (revenant tout effrayés).

JEANNETTE, (respirant à peine et tombant sur un siège).

AH ! bon Dieu ! mon cher maître ! ah ! bon Dieu ! je suis morte.

LAVAISSE.

Ah ! Monsieur !

CALAS.

Qu'avez-vous donc à crier de la sorte ?

LAVAISSE.

Ah ! quel affreux malheur ! votre fils...

CALAS.

Quoi ? mon fils ?

Madame CALAS.

Antoine ! eh bien ?

ROSE.

Mon frère ?

LAVAISSE, (à Calas.)

Ah ! venez.

Madame CALAS.

Je vous suis.

LAVAISSE, l'arrêtant.

Non, Madame, restez.

Madame CALAS.

Quel effrayant mistère !

Je veux...

LAVAISSE.

Non... demeurez... (*à Rose.*) Retenez votre mère, Mademoiselle.

(Il sort avec Calas.)

SCENE IV.

Madame CALAS, ROSE, JEANNETTE.

Madame CALAS.

AH Dieu ! qu'est-ce que tout cela ?
Jeannette, apprenez-moi...

JEANNETTE, (se reculant avec effroi).

Rien...rien... Il étoit là...
Oh ! bon Dieu !

ROSE.

Qu'avez-vous ?

Madame CALAS.

Ciel ! vous glacez mon ame !

JEANNETTE, (se contraignant).

Pardon... ce ne sera peut-être rien, madame.
(à part, avec effroi.)
O malheureux enfant !

Madame CALAS.

N'enchaînez plus mes pas...
Je veux savoir...

JEANNETTE, (se jetant au-devant d'elle).

O ciel ! vous ne sortirez pas...
Madame...

Madame CALAS.

Laissez-moi.

LAVAISSE, (appelant en dehors).

Jeannette !

JEANNETTE.

L'on m'appelle.
Madame, demeurez... grand Dieu ! mademoiselle
Mademoiselle, au moins retenez-la toujours...

ROSE.

Oui ma bonne...

LAVAISSE, (appelant plus fort).

Jeannette !

JEANNETTE.

Encore !... eh bien j'y cours.

(à part, en s'en allant).

Ah ! que cela, mon Dieu, nous va causer de peines !

SCENE V.

Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

MA fille, tout mon sang s'arrête dans mes veines!

ROSE.

De grace, calmez-vous... j'entends du bruit, je croi.

Madame CALAS, (regardant par la fenêtre).

Tout le peuple s'attroupe, à ma porte, chez moi !
Que veut dire ceci ? ma chère enfant demeure,
Demeure un seul instant... je reviens tout-à-l'heure.

ROSE, (l'arrêtant).

Je ne vous quitte pas... Voici ma bonne...

SCENE VI.

Madame CALAS, ROSE, JEANNETTE.

Madame CALAS.

EH bien!

JEANNETTE.

Monsieur vient de sortir.

Madame CALAS.

Pourquoi?

JEANNETTE, (avec embarras).

Je n'en sais rien.

Madame CALAS.

La nuit ! ... Et Lavaïsse ?

JEANNETTE.

Ils sont sortis ensemble.

Madame CALAS.

Mais pourquoi tous ces cris ? ce peuple qui s'assemble?

JEANNETTE, (avec plus d'embarras).

Madame...

Madame CALAS.

Parlez-donc ? vos sens sont interdits ?

JEANNETTE.

O ciel ? madame.

Madame CALAS, (vivement).

Eh bien!

JEANNETTE.

C'est...

Madame CALAS.

Je veux voir mon fils.

JEANNETTE.

Ah ! vous n'en avez plus !

Madame CALAS.

Mon fils est mort ! ...

ROSE.

Mon frère !

JEANNETTE.

Hélas ! j'aurois voulu plus long-tems vous le taire.

Madame CALAS.

Il n'est plus ! ô mon fils !

JEANNETTE.

Venez, quittez ces lieux,
Rentrons dans votre chambre...

ROSE.

Antoine !

JEANNETTE. (hors d'elle-même).

Justes cieux !
Mais ne pleurez donc pas ainsi, mademoiselle,
Ménagez votre mère... ayez donc pitié d'elle.

ROSE.

Ah ! ma bonne !

JEANNETTE.

Oui ce coup vous est cruel aussi ,
Je le sais... Oh bon Dieu ! me voilà seule ici ! . . . .
Que faire ?... au nom du ciel , ô ma chère maîtresse ,
Venez...

Madame CALAS.

Ah ! quelle main l'enlève à ma tendresse ?

JEANNETTE.

Ce mistère est horrible ; il a quitté ce lieu
Pendant votre lecture , et sans nous dire adieu ;
Moi , j'ai cru , comme vous , que , selon son usage ,
Il alloit reposer ... Enfin , à cet étage ,
Et monsieur Lavaïsse et moi nous l'avons vu
Le malheureux enfant ! sans habit , presque nu ,
Entre la double porte , à dessein rapprochée ,
Porté par une corde , au sommet attachée.

Madame CALAS.

Ah !...

JEANNETTE.

Personne pourtant n'étoit dans la maison.
Nous aurions entendu des cris.

Madame CALAS.

Eh ! que croit-on ?

JEANNETTE.

Qu'il faut qu'au désespoir il ait livré son ame ,
Et...

Madame CALAS.

Misérable enfant !...

JEANNETTE.

Plus mort que vif , madame ,
Monsieur vient de sortir , et dans l'intention
De faire , je le crois , sa déclaration ;
Il veut qu'en l'attendant , vous et mademoiselle ,
Tâchiez de reposer... (*à Rose*). Venez , passons chez elle ;
Cachez vos pleurs sur-tout...

ROSE.

ROSE.

Je fais ce que je peux.

Madame CALAS.

Reposer ! . . .

ROSE.

Ah ! venez, ma mère ! . . .

Madame CALAS.

Tu le veux ?

JEANNETTE, (à madame Calas).

Allons, appuyez-vous sur moi.

ROSE.

Sur moi, ma mère.

JEANNETTE, (à part).

Quelle nuit ! . . .

Madame CALAS, (à Rose).

Je te suis, mais j'attendrai ton père.

(Elle sort soutenue, d'un côté, par sa fille, de l'autre, par Jeannette).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAVAISSE, ROSE.

ROSE.

Oui, faites-moi du tout un récit bien fidèle.

LAVAISSE.

Quoi ! l'on vous aurait dit. . . .

ROSE.

Oui. . .

LAVAISSE.

Quoi, mademoiselle ?

ROSE.

Ne craignez pas mon âge : eh ! pour vaincre mon cœur,
J'ai déjà trop reçu la leçon du malheur.
Si jeune ? . . . Mais parlez, parlez-moi de mon père. . .
Ah ! je les contiendrai devant ma pauvre mère,
Ces pleurs qui, devant vous, seront libres du moins,
Puisqu'ils n'ont que le ciel et vos yeux pour témoins.
Eh ! pour pouvoir aux siens les cacher davantage,
Il faut bien, près de vous, que mon cœur se soulage,
Vous verrez mes douleurs. . . .

LAVAISSE.

Je les veux partager.

ROSE.

Oui, vous avez un cœur, vous, fait pour les juger,
Un cœur sensible... eh bien ! ce peuple en sa furie
Veut qu'à son fils un père ait arraché la vie ;
Il accuse le mien.

LAVAISSE.

Quoi? vous savez cela?

ROSE.

Ma mère aussi... Par-tout on en parle déjà.
Quoi! lever sur son fils une main sanguinaire!
Est-ce donc bien possible?.... Et lui, lui ce bon père,
Envers tous ses enfans, doux, généreux, humain,
Qui, tous également nous porta dans son sein;
Vous le connoissez, vous; vous lui rendez justice;
Et cette nuit encor là, monsieur Lavaisse,
Quand son malheureux fils, moins à plaindre que nous,
Cherchait dans le trépas, la paix qui nous fuit tous,
De son cœur paternel, vous montrant la blessure;
Il versait sur ce fils, les pleurs de la nature;
Et c'est lui qu'on accuse! il gémit loin des siens
Dans le fonds d'un cachot, sous de honteux liens!

LAVAISSE.

Il n'y peut demeurer long-tems, mademoiselle.

ROSE.

Que de coups ont frappé son ame paternelle!
Il pleure!... Et des cruels versant sur lui l'affront,
Ont pu déshonorer la douleur de son front!
Ils ont pu soupçonner qu'un respectable père
Pleurât un sang chéri qu'eût versé sa colère!
Ah! c'est trop de revers, monsieur, pour que jamais
Sa tendresse et son âge en supportent le faix!

LAVAISSE.

Non, non, ne craignez rien; cette vile imposture,
A pour vous, dans son sein, affermi la nature;
Il a fait taire alors le cri de sa douleur,
Pour faire mieux parler la voix de son honneur,
Et m'a paru, vainqueur d'un souvenir funeste,
Oublier ce qu'il perd pour voir ce qui lui reste:
Je l'ai vu résigné, noble dans son revers,
De lui-même aussi-tôt tendre les mains aux fers;
Et sans fierté, sans honte, en bute aux traits de rage,
D'un peuple fanatique insultant son passage,

De ce peuple égaré, plaignant l'emportement;
Il a vers sa prison marché tranquillement.

ROSE.

Comment n'ont-ils pas vu sur son front vénérable
De toutes les vertus l'empreinte respectable?

LAVAISSE.

Du culte dominant, voilà quel est le fruit!
Et le grand nombre écrase ici le plus petit!
Le catholique en nous voit une autre nature:
Nous n'avons à ses yeux ni vertu, ni droiture.
Leur église enfanta ce dogme trop cruel:
« *Qui vit hors de mon sein est rejeté du ciel.* »
Aussi leur cœur d'un crime aisément nous soupçonne,
Nous, nés du même ciel, que ce ciel abandonne!

ROSE.

O juste Dieu! mais nous, les traitons nous ainsi?
N'ai-je pas vu cent fois, mon pauvre père, ici,
De quelques-uns d'entr'eux soulager les misères?
Souvent plaindre leur tort, les appeler ses frères?
Quoi! recevant son or, ces méchans en secret
Méprisaient-ils la main qui versait le bienfait?

LAVAISSE.

Beaucoup, mademoiselle; oui, la reconnaissance
Pour tel cœur, est un poids dont le mépris dispense.

ROSE.

O ciel! j'aime bien mieux notre religion!
On y ferme point l'ame à la compassion,
Et l'on y sait du moins plaindre le misérable.

LAVAISSE.

Etre humain, bienfaisant; oui c'est la véritable.

ROSE.

J'entends ma mère ... adieu ... calmez bien son ennui.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

LAVAISSE, madame CALAS, JEANNETTE.

Madame CALAS, (à Jeannette).

Allez, et si quelqu'un me demande aujourd'hui,
Sachez d'abord le nom, et venez...

JEANNETTE.

Oui, madame.
(Jeannette sort).

SCENE III.

Madame CALAS, LAVAISSE.

Madame CALAS.

Que d'attaques, monsieur! c'en est trop pour mon ame!
Elle y succombera! tant d'assauts à-la-fois
Me peignent comme un songe, hélas! ce que je vois!
Ah! que l'homme, monsieur, est méchant et barbare!

LAVAISSE.

Il est vrai!

Madame CALAS.

Savez-vous, monsieur, ce qu'on prépare?
On vient de me l'apprendre.

LAVAISSE.

Eh! quoi?

Madame CALAS.

C'est peu pour eux,
D'avoir osé flétrir un vieillard vertueux,...
De l'intérêt du ciel couvrant leur calomnies,
Ils osent se parer, pour les voir impunies,
Du voile respecté de la religion!
« Mon fils devoit le soir faire abjuration,

Disent-ils, » et son père aveugle et fanatique
N'a plus dans son enfant, rien vu qu'un catholique :
Et du sang égaré détruisant le saint nœud,
Il a tué son fils, croyant plaire à son Dieu ! »
Quelques-uns vont plus loin ; « c'est la famille entière,
Qui leva sur ce fils une main meurtrière ;
Disent-ils, » et frappés d'un délire insensé,
Ils courent, promenant par-tout son corps glacé,
Et lui faisant des siens une horrible hécatombe,
Au sein de leur église, ils ont placé sa tombe !

LAVAISSE.

Dieu !

Madame CALAS.

Le cruel enfant, en faits comme en discours,
Au culte protestant fut attaché toujours.

LAVAISSE.

Oui, devant nous souvent il a blâmé son frère.

Madame CALAS.

Ah ! lorsque j'ai quitté mon pays l'Angleterre,
Pour venir épouser monsieur Calas ici,
Croyais-je que le sort dût m'éprouver ainsi ?

LAVAISSE.

C'est bien sincérement que je vous plains, madame ;
Mais cherchez, croyez-moi, des forces dans votre ame,
Le ciel qui vous enlève un de ses plus chers dons,
Vous laisse autour de vous des consolations,
Et ces chagrins cuisans dont le poids vous obsède,
Se doivent modérer, puisqu'ils sont sans remède.

Madame CALAS.

C'est ce qui rend pour moi leurs traits plus pénétrans,
Puisqu'ils sont éternels, et que la main du temps,
D'aucun baume d'espoir ne flatte ma blessure !
Si mon fils, succombant au vœu de la nature,
Laissant sur lui du ciel s'accomplir les décrets,
N'eût point, en se frappant, devancé ses arrêts :
Dieu me l'avait donné, Dieu pouvait le reprendre,
Alors j'aurais porté mes larmes sur sa cendre ;

J'aurais pleuré mon fils en enviant son sort ;
Mais sans gémir sur lui du crime de sa mort!

LAVAISSE.

Calmez-vous ; c'est Jeannette.

Madame CALAS.

Eh quoi? que me veut-elle?
Qu'est-ce?

SCENE IV.

Les mêmes, JEANNETTE.

JEANNETTE.

UN monsieur, madame, est là-bas...

Madame CALAS.

Qui s'appelle?

JEANNETTE.

Annoncez, m'a-t-il dit, le capitoul.

Madame CALAS.

Grand Dieu!

JEANNETTE.

Faut-il le renvoyer?

LAVAISSE, (à madame Calas).

Qu'avez-vous?

Madame CALAS.

En ce lieu,
Le capitoul!

LAVAISSE.

Eh bien, madame, il faut l'entendre.

Madame CALAS.

Cette visite au moins a droit de me surprendre!....
Quand vous saurez...que dire en l'état où je suis?
(à Lavaisse).
Ah! ne me quittez pas, car j'ai besoin d'appuis.

JEANNETTE.

Ferai-je monter?

Madame CALAS.

Oui....
(Jeannette sort).

SCENE V.

Madame CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

QUELLE crainte nouvelle ?

Madame CALAS.

La cause de mon trouble est assez naturelle !
Cet homme en moi rappelle un chagrin effacé,
Et remet sous mes yeux l'image du passé ;
Nous arrivions de Londre....une insulte publique
Faite à deux protestans, et par un catholique
Partageant cette ville entre deux factions,
Y rallumoit le feu de nos dissensions :
Blessé dans son parti, Calas prit sa défense ;
D'une ame courageuse il repoussa l'offense,
Contre le capitoul, de ces faits rapporteur,
Il s'éleva peut-être avec trop de chaleur !
Celui-ci, pour l'honneur du culte qu'il professe ;
Altérait ou taisait les faits avec adresse ;
Calas l'en fit rougir, et l'on vit à sa voix,
Nos protestans vainqueurs pour la première fois.
Je crains que cette injure aujourd'hui retracée
Dans son cœur par le tems ne soit point effacée.

LAVAISSE.

Nous allons l'écouter, il peut beaucoup ici !
J'ai peine à soupçonner qu'un juge....le voici.

SCENE VI.

Les mêmes, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL.

MON abord vous étonne ? et je le crois sans peine,
C'est votre intérêt seul qui près de vous m'amène.

L'hymen

L'hymen et la nature en ce double malheur ;
Sont ou glacés de crainte, ou muets de douleur...
Epouse infortunée et malheureuse mère,
Acceptez mes regrets sur le fils, sur le père.

Madame CALAS.

J'accepte vos regrets sur mon fils : mon époux
Ose attendre, monsieur, autre chose de vous ;
Ce n'est point un regret signe de l'impuissance ;
Mais justice et soutien qu'on doit à l'innocence.

LE CAPITOUL.

Puissé-je exercer seul ma justice sur lui,
Vos craintes sur son sort finiraient aujourd'hui.

Madame CALAS.

Je ne crains rien, monsieur.

LE CAPITOUL.

Je respecte sans doute
L'homme qui vous est cher...mais hélas!...il m'en coûte,
Quand je vous vois nourrir tant de sécurité,
D'apporter devant vous la triste vérité.

Madame CALAS.

Vous le soupçonnez ?

LE CAPITOUL.

Moi !...m'en croyez-vous capable?
Non...Une voix puissante est toujours respectable ;
La voix du peuple enfin l'accuse, et...

Madame CALAS.

Oui, je sais
Qu'un religieux zèle arme ces insensés,
Que contre un protestant de pieux catholiques,
Cherchent à rallumer leurs torches fanatiques ;
Mais voir un capitoul, ainsi que je vous vois,
Justifier ce peuple et nous vanter sa voix,
C'est-là ce qu'entre nous, j'étais bien loin d'attendre.

LE CAPITOUL.

Je vois que clairement il faut me faire entendre,
Des témoins ont parlé, madame...

LAVAISSE.

Des témoins !

Madame CALAS.

Ils ont vu mon époux ?...

LE CAPITOUL.

Mais ils l'ont dit du moins.

Madame CALAS.

Ils ont dit que du sang bravant la loi sacrée,
Il porta sur son fils sa main dénaturée ?

LE CAPITOUL.

Ils osent déposer bien plus encore :

Madame CALAS.

Eh quoi !
Quels mensonges nouveaux?

LE CAPITOUL.

Il est affreux pour moi
De dévoiler ici l'horreur de ce mistère !
Plaignez-moi d'exercer un cruel ministère :
Ah ! que n'ai-je point fait pour détourner de vous
Un soupçon....

Madame CALAS.

Répandu sur moi, sur mon époux !
Ah ! pour moi ce soupçon qu'avec lui je partage
Est un honneur, monsieur, et non pas un outrage.

LE CAPITOUL.

Mais vous ne savez pas, et c'est là ma frayeur,
Que beaucoup ont offert de prouver...

Madame CALAS.

Oui, monsieur?
Ils ont offert la preuve, et sans doute elle est sûre ;
Mais ce qui vous effraie, est ce qui me rassure,
La preuve se détruit et non pas le soupçon ;
L'un semant les erreurs et la prévention,
Laisse après lui souvent une trace infidelle ;
L'autre ne permet plus de doutes après elle.

LE CAPITOUL.

Ils vous nomment, madame ; ils accusent, dit-on,
Un jeune homme avec vous dont j'ignore le nom.

LAVAISSE, (vivement).

Lavaïsse ; c'est moi....

Madame CALAS, (à Lavaïsse).

Que venez-vous de faire ?

(au Capitoul).

Monsieur, n'impliquez pas dans cette horrible affaire
Un honnête jeune homme, hélas ! assez puni,
Puisqu'il pleure en mon fils la perte d'un ami.
Défendez-le plutôt.

LE CAPITOUL.

Vous devez bien comprendre.
Que s'il était quelqu'un que je pusse défendre,
Ce serait vous d'abord ; mais je n'ai que ma voix,
Et ma voix n'est plus rien devant celle des loix :
Le décret cependant lancé la nuit dernière
Frappait sur votre époux, sur sa famille entière ;
J'ai pour vous obtenu que ce même décret
Jusqu'à cet entretien demeurât sans effet.

Madame CALAS.

Qu'on l'exécute donc, vous m'avez entendue ;
La grace est pour le crime, elle ne m'est point due,
Unissez-moi, monsieur...

LAVAISSE.

Monsieur, unissez-nous
Au destin de Calas...

Madame CALAS.

Aux fers de mon époux ;
Mais que je sois la seule, il faut que je l'obtienne.

LAVAISSE.

Non, ne séparez point leur cause de la mienne.

LE CAPITOUL.

Votre époux va donc être interrogé d'abord ;
De ce qu'il répondra doit dépendre son sort.

Madame CALAS.

Et le mien !... oui, monsieur... ou ma mort ou sa vie.

LE CAPITOUL.

Je dois de l'entretien compte à ma compagnie,
Je le vais rendre ; après on vous informera
De l'heure où devant vous votre époux paraîtra.

(Il sort).

SCENE VII.

Madame CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

CET homme-là, madame, et je crois m'y connaître,
Vous est peu dévoué, quoiqu'il feigne de l'être ;
Il est né catholique, et nous nés protestans,
Crime hors de pardon chez ces sortes de gens ;
M'en croirez-vous ?

Madame CALAS.

Parlez.

LAVAISSE.

Je vois le train des choses ;
L'effet peut être affreux si l'on ne court aux causes.

Madame CALAS.

O ciel !

LAVAISSE.

Ecoutez-moi ; mais sans vous effrayer :
Le peuple, en cette ville est ignorant, altier,
Vain, superstitieux ; ici dans chaque église,
Tous les ans, à grands frais ce peuple solennise
Le jour, le jour horrible où des monstres chrétiens
S'abreuvèrent du sang de leurs concitoyens :
Nous touchons à ce jour !... Déjà des fanatiques
Courent la torche en main, heurlant d'affreux canti-
Et par le souvenir de cette antique horreur, [ques ;
Peuvent sur nous du peuple appeler la fureur.

Madame CALAS.

Ah ! d'un mortel effroi vous me voyez saisie !

LAVAISSE.

Détournons loin de nous leur sainte frénésie.
Des partis exaltés, on sait l'emportement,
Avant qu'ils soient formés, pressons le jugement.

Madame CALAS.

Ah ! comment expier vos peines ? Plus j'y pense....

LAVAISSE.

Partager votre sort, sera ma récompense.
Que vois-je ?... Rose accourt l'effroi peint sur le front.

SCENE VIII.

Les mêmes. ROSE.

AH! monsieur Lavaïsse!...Ah ma mère!

Madame CALAS.

Quoi donc?
Et quel nouveau malheur?

ROSE.

Ah! j'ai peine à vous rendre
Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre.

Madame CALAS.

Rose, remettez-vous, et parlez.

ROSE.

A l'instant.
Où le capitoul sort, un homme qui l'attend,
Un homme que j'avais d'abord vu à sa suite,
Lui parle; appelle après ma bonne; elle me quitte,
Court, je la laisse aller; et cependant des yeux,
Mais sans trop de dessein je les suis tous les deux:
J'observe ce monsieur, qui lui parle à l'oreille,
J'écoute; « oui lui dit-il, oui, je vous le conseille,
Prenez garde. » Plus bas il parle quelque temps;
Puis je surprends ces mots: « Quittez ces protestans. »

Madame CALAS.

Quittez ces protestans!

ROSE.

Puis il poursuit sa route.
Moi je les suis toujours, sans qu'aucun d'eux s'en doute,
Ils se parlent encor du geste et de la voix,
Leur entretien m'échappe... A la fin je le vois,
Lui, tirant de sa poche, et montrant à ma bonne
Une bourse...

Madame CALAS.

O grand Dieu!

LAVAISSE.

Se peut-il ?

ROSE.

Qu'il lui donne

Madame CALAS.

Qu'elle prend ?

ROSE.

Dans la sienne elle enferme ce don,
Et tous deux aussitôt sortent de la maison.

Madame CALAS.

Ensemble ?

ROSE.

Lui d'abord.

Madame CALAS.

Non ? ce trait-là me passe ;
Je conçois tout plutôt qu'une action si basse !
Une femme, monsieur, depuis plus de quinze ans,
Comblée ici de soins, d'égards et de présens !
Et qui parut toujours idolâtrer ses maîtres !
A qui donc se fier ?

LAVAISSE.

L'or produit bien des traîtres !
Et la religion plus puissante que l'or,
Souvent dans cette ville en a fait plus encor :
Ce capitoul et lui, je crois d'intelligence,
L'attaquent par la crainte et par la récompense,
Piéges usés, mais sûrs, où le faible se prend !
On l'effraie ; il tient bon : mais l'or brille, il se rend.

Madame CALAS.

Elle ne semblait point avide, je vous jure :

LAVAISSE.

Mais cette bourse, enfin ?

Madame CALAS, (à Rose).

Rose, êtes-vous bien sûre ?

ROSE.

Mon Dieu ! je les ai vus tout comme je vous voi,
Ma mère, sans cela, l'accuserais-je, moi ?

Madame CALAS.

Les monstres ! Ah...venez...mon ame est déchirée !...
Allons voir, si, peut-être, elle n'est pas rentrée.

ACTE III.

(*Le théâtre représente la salle de l'interrogatoire ; dans le fond les sièges des conseillers, élevés sur gradins; celui du capitoul, au milieu ; une table sur l'un des côtés pour le greffier*).

SCENE PREMIERE.

LE CAPITOUL, DEUX HUISSIERS.

LE CAPITOUL.
(Regardant un moment les papiers qui sont sur la table).

(aux huissiers).

MEssieurs, envoyez-moi, s'il vous plaît, l'assesseur;
Il est, je crois, au greffe... amenez-le...

UN HUISSIER.

Oui, monsieur.
(Les huissiers sortent).

SCENE II.

LE CAPITOUL seul.

L'ASSESSEUR est un homme emporté, sanguinaire;
De la justice ami ; mais la voulant sévère,
Son esprit fasciné, rempli de passion,
Confond le crime ensemble et l'accusation.

Le culte emporte tout dans son cœur fanatique
Et tout homme est jugé qui n'est pas catholique ;
Voilà ce qu'il me faut... Au train de tout ceci,
On dirait que le mal a des ailes ici.
Tu m'outrageas, Calas ! et ton nom seul m'offense ;
On t'accuse ! est-ce à moi de prendre ta défense ?
Non sans doute... O destin ! tu ne prévoyais pas
Quand tu l'as emporté, misérable Calas !
Que dans moi quelque jour tu trouverais ton juge ;
Je le suis... Où serait à présent ton refuge ?
Les traits de la vengeance en mon cœur amassés,
Par le tems destructeur ne sont point émoussés...
Ce temps qui les aiguise en attendait l'usage.
Du reste aucun reproche, et c'est ton seul ouvrage,
Calas ; je n'ai pu, moi, contre toi susciter
Ces accusations.... dont je vais profiter :
Cette juste fureur qu'alimente ma haine,
Sans ton crime peut-être, eût toujours été vaine :
Et c'est au nom du culte, à l'ombre de la loi,
Que les vengeant tous deux, je ne venge que moi.

SCENE III.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR, LES HUISSIERS.

L'ASSESSEUR.

ME voici.

LE CAPITOUL.

Bon.

(aux huissiers).

Messieurs, au coup de la sonnette.
Qu'on entre... laissez-nous.

(Les huissiers sortent).

SCENE

SCENE IV.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR.

LE CAPITOUL, (avec hypocrisie).

L'AFFAIRE n'est pas nette,
Mon très-cher assesseur, elle est fâcheuse?

L'ASSESSEUR.

Eh quoi!
Bon! Pour ces protestans? Tant pis pour eux, ma foi!

LE CAPITOUL.

Vous avez, dites-moi, vu les charges?

L'ASSESSEUR.

Terribles.

LE CAPITOUL.

Un père contre un fils! quels sentimens horribles!
Egorger son enfant qui veut se convertir!
Qu'en dites-vous?

L'ASSESSEUR.

Le crime...

LE CAPITOUL.

A le bien réfléchir,
Est peu croyable au fond?

L'ASSESSEUR.

Oui, chez un catholique.
Mais...

LE CAPITOUL.

Sans doute: avec moi que votre cœur s'explique...
Ainsi vous croyez donç ce vieillard?...

L'ASSESSEUR.

Criminel.

LE CAPITOUL.

Il le faut, puisqu'un peuple entier le juge tel.

L'ASSESSEUR.

Coupable, je le dis, coupable!

LE CAPITOUL.

Oui, c'est peut-être
Bien vu.

L'ASSSESSEUR.

Soyez tranquille, oh! je sais m'y connaître,
Devant trente témoins il vient d'être entendu,
Et vous avez pu voir comme il s'est défendu.

LE CAPITOUL.

C'est vrai; mais, à ma honte ici je le confesse,
Je pensais qu'un vieillard...

L'ASSESSEUR.

Fi donc, pure faiblesse;
Monsieur le capitoul! oh! vraiment je vois bien
Que vous connaissez peu tous ces hommes de bien
Qui du dogme coupable embrassent l'imposture;
Dans leur religion, monsieur, point de nature.
Point de nature.

LE CAPITOUL.

O Dieu! les monstres!...

L'ASSESSEUR, (avec confidence).

Entre nous
Le père est-il tout seul, dites, le pensez-vous,
Coupable là-dedans?

LE CAPITOUL.

Ce jeune homme...

L'ASSESSEUR.

Et la mère?

LE CAPITOUL.

Oh!

L'ASSESSEUR.

Oh! pour être juste, il faut être sévère.
Vous avez tout-à-l'heure, en dépit de mes vœux,
Fait suspendre un décret par nous lancé contr'eux,
Cette mollesse-là ne vaut rien pour le crime.

LE CAPITOUL.

Appaisez-vous, pour Dieu, pareil zèle m'anime;
Vous avez pu le voir; n'ai-je pas avant vous
Contre lui de l'église armé le saint courroux?

Du sacré monitoire invoquant les vengeances,
J'ai su tirer les faits du fonds des consciences.

L'ASSESSEUR.

Oui: même, et l'on vous doit d'avoir fait, prudemment
Publier ce saint acte *à charges* seulement.
C'est juste !... un tel décret, à coup sûr, ne se lance
Que pour trouver le crime et non pas l'innocence.
Oui... c'est une ressource aux cas embarrassans ;
Et sur les cœurs toujours ses effets sont puissans !

LE CAPITOUL.

Oui... mais quant à sa femme, on la dit estimable !

L'ASSESSEUR.

Ah ! nous verrons.

LE CAPITOUL.

Je crois qu'elle n'est point coupable,
Assesseur.

L'ASSESSEUR.

Non ?

LE CAPITOUL.

Non.

L'ASSESSEUR.

Soit, pour son époux.

LE CAPITOUL, (avec hypocrisie).

Pour lui
Nous sommes vous et moi ses juges aujourd'hui....

L'ASSESSEUR.

Nous jugerons.

LE CAPITOUL.

On dit que votre cher confrère
Le conseiller la Salle a mal vu cette affaire,
Qu'il défend ce vieillard ?

L'ASSESSEUR.

Collusion entr'eux,
Monsieur le Capitoul, cela frappe les yeux.

LE CAPITOUL.

Non, c'est aller trop loin ; je crois, malgré vos doutes,
Qu'il a vu cette affaire ainsi qu'il les voit toutes.

C'est un étrange esprit, jugeant selon ses sens,
Qui voit les accusés presque tous innocens.

L'ASSESSEUR.

Pauvre juge en effet qui ne croit pas aux crimes !
Nous irions loin vraiment en suivant ses maximes.

LE CAPITOUL.

Oui, mais ce conseiller nous donnera du mal.

L'ASSESSEUR.

Hé bien ! que fera-t-il seul contre un tribunal ?

LE CAPITOUL.

Répondez-vous ?...

L'ASSESSEUR.

De tous....

LE CAPITOUL.

Son adresse est extrême !

L'ASSESSEUR.

Contre ces protestans notre haine est la même.

LE CAPITOUL.

Il faut un grand exemple !

L'ASSESSEUR.

Oui sans doute : et nos loix
Doivent venger le culte outragé tant de fois.

LE CAPITOUL.

C'est un but, tout ensemble, et juste et politique !....
J'oubliais... leur servante ardente catholique,
Va déposer ici...

L'ASSESSEUR.

Contr'eux ?

LE CAPITOUL.

Dans un moment.

L'ASSESSEUR.

Bon !... et vous, croyez-vous le vieillard innocent ?

LE CAPITOUL.

Je vais sonner...

(Il sonne).

SCENE V.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR, Monsieur DE LA SALLE, plusieurs CONSEILLERS, deux GREFFIERS, deux HUISSIERS d'audience.

(*Le capitoul et les Conseillers prennent leur place, les greffiers s'asseyent à la table, les huissiers debout l'un à la porte, l'autre dans l'intérieur*).

LE CAPITOUL.

MESSIEURS, l'objet qui nous rassemble
Pour la première fois nous voit siéger ensemble.
Un crime à nos aïeux étranger autrefois
Sans exemple chez eux, y dut être sans lois;
Et du bien et du mal la science incertaine,
Où n'est point le délit, ne peut prévoir la peine.
Il n'appartenait donc qu'à notre siècle, à nous,
Ou pour être plus juste envers ce siècle et vous,
Il n'appartenait donc qu'à cette secte impie,
Chez nous tantôt soufferte et tantôt poursuivie,
Qui sur nos échafauds, au milieu de nos feux,
A versé tant de fois un sang infructueux,
De l'homme et de l'autel blessant le privilège,
De produire en son sein un monstre sacrilège,
L'effroi de la nature et de l'homme et de Dieu!
Celui qu'en criminel on amène en ce lieu,
Touche à l'âge où les sens, qu'un feu plus lent anime,
N'ont plus cette vigueur que demande un grand crime:
Mais l'âge, quand le corps sut résister aux ans,
De l'homme vicieux endurcit les penchans,
Lui rend de ses forfaits la pente plus facile,
Et de ses traits souvent lui fait un masque utile!
Voilà l'homme, messieurs, qui s'offre devant vous,
Marchant au parricide avec un dehors doux,

De toutes les vertus offrant l'empreinte auguste ;
Criminel et portant le front serein du juste ;
Et teint du sang d'un fils par son bras égorgé,
Pleurant ce même fils. . . . qui doit être vengé.

M. DE LA SALLE.

Monsieur le capitoul, souffrez que ma justice
Rappelle un magistrat au vœu de son office,
En est-ce, dites-moi, le langage et le cœur ?
Etes-vous du vieillard, ou juge, ou délateur ?
Si vous vous abaissez au second personnage
Quittez les fleurs de lys, venez en témoignage :
Juge ? exempt d'injustice et de prévention,
Soyez pur dans le fait, pur dans l'intention ;
Plaignez, n'outragez pas le mortel misérable
Qu'un oubli d'un moment a pû rendre coupable :
Voyez l'homme toujours où fut le criminel ;
Et remplissant sur lui votre devoir cruel,
Dans cet homme qui meurt pleurez votre semblable.
Des rigoureuses lois ministre redoutable,
Devançant à-la-fois et preuve et jugement
Votre bouche déjà parle de châtiment !
Et du prêtre et du juge affectant l'exercice,
Dicte au nom de l'autel l'arrêt de la justice !
Pensez-vous, de l'autel franchissant les degrés,
Rendre vos jugemens plus sûrs ou plus sacrés ?
D'un sanglant monitoire épouvantant les ames,
Pourquoi du fanatisme attisez-vous les flammes ?
Sur ce peuple à l'erreur se laissant emporter,
Si prompt à la saisir, si lent à la quitter,
Et dont la vertu même est un excès à craindre,
Pourquoi souffler des feux que vous devez éteindre ?
Vous, juges de Calas, ses bourreaux aujourd'hui,
Vous allez mendier des témoins contre lui !
Par un rafinement odieux, condamnable,
Vous n'admettez que ceux qui le diront coupable !
Et dans son sang déjà courant baigner vos bras,
Vous consacrez le culte à des assassinats !

L'ASSESSEUR.

Monsieur !...

M. DE LA SALLE,

(au Capitoul).

J'ai dit le mot...vous, quel soin vous anime ?
Vous parlez de ses traits, il s'agit de son crime :
Criminel, innocent, c'est je crois sur les faits
Que vous devez juger, et non pas sur ses traits ;
C'est là, non dans l'erreur d'une vaine science,
Qu'il faut chercher son crime ou bien son innocence.

L'ASSESSEUR.

Nous savons tout cela.

M. DE LA SALLE.

Je le crois assesseur.

L'ASSESSEUR.

Mais l'extrême justice est l'extrême rigueur.

M. DE LA SALLE.

Quels sentimens ! Sachez . . . . .

L'ASSESSEUR.

Sachez que la clémence
Est des crimes nouveaux l'éternelle semence !

M. DE LA SALLE.

Ignorez-vous, du juge, abjurant tous les droits,
Que la pitié, monsieur, est la vertu des lois ?

L'ASSESSEUR.

Maxime de rhéteur ! vaine philosophie
Par qui tout se pardonne et tout se déifie !
L'indulgence vraiment sied bien aux magistrats !
C'est l'esprit tolérant qui détruit les Etats !
Le règne des vertus cesse où le sien commence,
Et toujours la douceur enhardit à l'offense.

(au Capitoul).

Mais notre temps est cher !... vous plaît-il d'ordonner
Que l'accusé paroisse ?

LE CAPITOUL, (aux huissiers).

Oui l'on peut l'amener.

SCENE VI.

Les mêmes, CALAS.

(Il est amené par deux geoliers ; il s'assied aux pieds des juges, de côté, sur ce qu'on nomme la sellette).

M. DE LA SALLE, (à Calas).

Asseyez-vous, monsieur.

CALAS, (à part).

Dieu ! soutiens mon courage !

L'ASSESSEUR.

Bon . . . monsieur le greffier, parlez.

LE GREFFIER, (à Calas).

Dites votre âge.

CALAS.

Mes soixante-huit ans sont déjà révolus:
Je les ai donnés tous à l'amour des vertus,
Aux soins de mes enfans, au bonheur de leur mère,
Hélas ! devais-je un jour tant gémir d'être père !

M. DE LA SALLE, (à part).

Ah ! mon cœur s'attendrit devant ses cheveux blancs !

(à Calas).

On va lire l'enquête, affermissez vos sens,
Monsieur, répondez à tout avec franchise.

CALAS.

Des coups qu'on m'a portés mon ame est peu remise,
Mais il me reste au moins cette tranquillité,
Le prix de l'innocent qui dit la vérité.
Des hommes quelquefois la justice sommeille,
Celle d'un Dieu vengeur est là qui toujours veille.
Je répondrai, messieurs, plein de ce sentiment,
Comme l'homme à son Dieu dans son dernier moment.
On m'accuse : innocent, c'est peu pour moi de l'être,
Je dois à mes enfans le soin de le paroître;

Je

Je défends donc pour eux, et pour leur mère, hélas !
Des jours que pour moi seul je ne défendrais pas ;
Mon fils vient d'expirer par un trépas horrible !
Je pleure et sur ma perte et sur sa fin terrible !
Et de ces pleurs amers quand mes yeux sont mouillés,
Du sang de ce cher fils on croit mes bras souillés !
Ce seul penser m'accable, et mon ame abattue
Verrait céder sa force à ce coup qui la tue,
Si mes autres enfans dans cette ame aujourd'hui
Plus forts que mon fils mort n'y triomphaient de lui.

M. DE LA SALLE, (*à part*).

Veille sur ce vieillard, ô céleste justice !

L'ASSESSEUR.

Qu'il réponde ; et sachons s'il a quelque complice.

CALAS.

Je suis, je vous l'ai dit, innocent....

L'ASSESSEUR.

C'est un point...

CALAS.

Peut-il être un complice où le crime n'est point ?

L'ASSESSEUR.

Un délit est commis, il faut répondre, on nomme
Votre famille...

CALAS.

O ciel !

L'ASSESSEUR.

On soupçonne un jeune homme.

CALAS.

Quelle horreur, Lavaïsse !

L'ASSESSEUR.

Oui, monsieur le greffier,
Pour qu'il n'en doute pas, lisez l'article entier.

LE GREFFIER. (*il lit*).

« Disant, (1) etc. : que dans cette affreuse exécution
» il fut aidé par des gens qu'on n'a pu reconnaître,
» mais que c'était sans doute sa famille et un
» jeune homme de leur religion. »

(1) Tout ce que lit le greffier a été copié dans l'enquête même.

CALAS.

Lavaïsse ! ô mon Dieu !

L'ASSESSEUR.

Lui ! lui !

CALAS.

La douceur même !
Jeune homme que par-tout l'on estime, l'on aime,
Lui, l'ami de mon fils, venu pour l'égorger !
Ah !

LE GREFFIER, (il continue).

« Que la religion protestante ordonne aux pères et
» mères d'étrangler leurs enfans, quand ils veu-
» lent se faire catholiques. »

CALAS.

Nous vous respectons, pour quoi nous outrager ?
Antoine catholique ! ô grand Dieu ! quel blasphême !
Il n'y pensa jamais, messieurs ; et quand bien même,
Comme un de mes enfans près d'ici retiré,
Il serait vrai, messieurs, qu'Antoine eût abjuré :
J'ai fait depuis ce temps une rente à son frère ;
Malgré son changement, je fus toujours son père,
La nature s'est donc endurcie en mon sein ?
Le bienfaiteur de l'un, de l'autre est l'assassin !...
Hélas ! père une fois, se lasse-t-on de l'être ?
Notre religion, sachez mieux la connaître,
D'un père contre un fils n'arme jamais le bras ;
Excuse, plaint l'erreur, mais ne la punit pas :
Notre religion n'est que la tolérance.
De mes fils une femme a dirigé l'enfance,
Catholique zélée, elle a vu que chez moi
L'on consultait les mœurs, l'homme, et non pas sa foi ;
C'est elle qui d'un fils changeant la loi première,
Lui fit tourner les yeux vers une autre lumière ;
J'aurais dû la punir, la chasser à l'instant :
Elle est à mon service, et j'en suis fort content.

L'ASSESSEUR.

Sa déposition par vous est acceptée ?

CALAS.

Oui sans doute.

L'ASSESSEUR.

Elle va vous être confrontée.

CALAS.

Je l'attends.

L'ASSESSEUR, (au greffier).

Bon... lisez ce qui suit :

LE GREFFIER, (il lit).

« Que le sieur Calas, quelques semaines auparavant, menaça son fils, en lui disant : Si tu ne changes pas de religion. »

CALAS.

Quelle horreur!

L'ASSESSEUR.

Eh bien, n'avez-vous rien à répondre ?

CALAS.

Monsieur,
Je suis père ; faut-il voir mon ame réduite
A dévoiler d'un fils les torts et l'inconduite,
Quand un trépas cruel vient de les expier,
Et flétrir mon enfant, pour me justifier ?
Oui, j'ai versé sur lui mes larmes paternelles,
(Croyais-je que sa mort les dût rendre éternelles) !
Oui, j'ai pleuré mon fils, je ne le cèle pas,
Ce fils perdu pour moi bien avant son trépas,
Quand des fureurs du jeu son ame dévorée,
Voyait fuir chaque jour sa raison égarée ;
Du jeu, dont les revers sont encor l'aliment,
Dans son sang nuit et jour l'ardeur se rallumant,
Satisfaite sans cesse et jamais assouvie,
Séchait depuis long-tems les sources de sa vie :
Souvent perdant son cœur, sa fortune et son tems,
Il rapportait chez moi des chagrins plus brûlans :
Là, fuyant tout repos, des plus sombres ouvrages,
D'un œil, d'un cœur avide, il dévorait les pages,
Ceux qui du suïcide imprudens zélateurs
Ont défendu sa cause, étaient tous ses auteurs.

« Oui l'ame, disait-il, oui l'ame souveraine,
» Peut du corps son esclave oser rompre la chaîne;
» Dès qu'elle s'y déplaît, peut quitter sa prison. »
Un jour... et depuis trois absent de la maison,
Ce malheureux enfant sans donner de nouvelles?
Nous laissait tous sur lui dans des peines mortelles,
Ce jour... Il rentre enfin... dès que je l'apperçoi
Je cours à sa rencontre, et sa mère avec moi:
Son air et son état, tout était déplorable!
« Comme te voilà fait! lui-dis-je, misérable!
» As-tu pensé, bourreau d'un père & de tes jours,
» Que ce train-là, dis-moi, pourra durer toujours?
» Retire-toi; mais songe à changer de conduite,
» Ou bien de tes écarts je t'apprendrai la suite. »
J'entendais, et sa mère ici peut l'affirmer
Obtenir l'ordre, un jour, de le faire enfermer.
Mon vœu fut qu'il changeât (que n'a-t-il pu le suivre)!
Non de *religion*, mais de *façon de vivre*,
Et je n'ai pu vouloir lui faire renoncer
Un culte que jamais il n'a dû professer!

M. DE LA SALLE.

Bon, monsieur le greffier, songez à tout écrire.

L'ASSESSEUR.

Monsieur sait son devoir.

LE CAPITOUL, (à un des huissiers).

Vous pouvez introduire
Sa femme et ce jeune homme.

SCENE VII.

Les mêmes, Madame CALAS, LAVAISSE.

LE CAPITOUL, (à madame Calas).

Approchez.

Madame CALAS.

Cher époux!
Toi dans les fers!

CALAS.

Ah Dieu ! Lavaïsse, c'est vous !
Pour être mon ami, combien il vous en coûte !

L'ASSESSEUR.

On ne finira pas, pour peu qu'on les écoute :
Allons, séparez-vous... Il s'agit bien ici
De toutes ces pitiés et d'époux et d'ami.

M. DE LA SALLE.

J'observe, sur le fait, messieurs, qu'on vient de lire,
(montrant Calas).
Que ce qu'a dit monsieur, me semble le détruire.

L'ASSESSEUR.

Plus de coupable, alors qu'il peut tout récuser.

M. DE LA SALLE.

Plus d'innocent, alors qu'il suffit d'accuser.

L'ASSESSEUR.

Ce n'est point le témoin qu'il faut croire sans doute,
Oui ; c'est le criminel.

M. DE LA SALLE.

Est-ce qu'il vous en coûte
De n'avoir pas toujours des crimes à punir ?
Condamner est-il donc un besoin., un plaisir ?
Où la nécessité de juger vos semblables,
En fait-elle un devoir de les trouver coupables ?
Passons... (*à Lavaïsse*). D'où venez-vous ? Parlez.

LAVAISSE.

De Bordeaux.

L'ASSESSEUR.

Bon.

Arrivé le matin ?

LAVAISSE.

Non, le soir...

L'ASSESSEUR.

Votre nom ?

LAVAISSE.

Lavaïsse.

L'ASSESSEUR.

Il suffit : parent ami du père ?

LAVAISSE.

Ami jusqu'à la mort.

M. DE LA SALLE.

Que ce ton vous éclaire,
Messieurs...

L'ASSESSEUR.

Par quel hazard vous êtes-vous trouvé ?

LAVAISSE.

Je vous ai dit, monsieur, que je suis arrivé,
Ce jour-là de Bordeaux; après un mois d'absence,
Chez ses amis, sans crime on peut souper, je pense?

L'ASSESSEUR.

Mais ses accusateurs vous soupçonnent, vous......

LAVAISSE.

Moi!
Ces témoins sont donc gens de bien mauvaise foi?
Qui l'accuse, monsieur, doit m'accuser de même :
Soupçon n'est pas le mot; notre crime est le même;
Et je suis, en effet, coupable... comme lui.

(avec une ironie amère).

Je suis exprès venu pour tuer mon ami!
Un père malheureux; mais le plus tendre père,
Etouffant de son cœur la voix toujours si chère,
A, de ses faibles mains, pendu son propre fils!
Et ce fils de vingt ans, sans murmures, sans cris,
Sous la main des bourreaux, victime obéissante,
Leur a tendu, sans doute, une tête innocente?
Et cette horrible scène, et ce crime inoui,
Ailleurs si peu croyable, est naturel ici!
Ces dépositions...

L'ASSESSEUR.

Ont droit de vous confondre;
Mais, sur un autre ton, monsieur, il faut répondre.

LAVAISSE.

Mais, sur un autre ton, il faut interroger
Les malheureux qu'on n'a jamais droit d'outrager.

SCENE VIII.

Les mêmes, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, (à demi-voix au Capitoul.)

MONSIEUR, cette servante est là.

LE CAPITOUL.

Bon. Qu'elle approche.

(à Calas).

Vous n'avez à fournir contr'elle aucun reproche?

CALAS.

Non.

Madame CALAS, (à demi-voix à son mari).

Ne l'atteste pas... Ah! te voilà perdu,
S'il faut que ce témoin ici soit entendu.

CALAS.

Que dites-vous?

Madame CALAS.

Depuis la fatale aventure,
Un traître l'a séduite.

CALAS.

Ah! c'est lui faire injure!

LAVAISSE.

Elle a, depuis ce tems, quitté votre maison.

CALAS.

Quitté? est-il bien vrai? sans reparaître?

Madame CALAS.

Non:
Je ne l'ai point revue.

CALAS.

O juste Dieu! c'est elle.

SCENE IX.

Les mêmes, JEANNETTE.

L'ASSESSEUR, (à Jeannette).

AVANCEZ, mon enfant; votre nom?

JEANNETTE.

On m'appelle
Jeannette.

L'ASSESSEUR.

Dites bien, sans nulle exception,
Tout ce que vous prescrit votre religion.

JEANNETTE.

Oui, monsieur,

L'ASSESSEUR.

Sans égard, sans crainte de personne.

JEANNETTE.

Oui, monsieur.

L'ASSESSEUR.

Votre honneur, votre salut l'ordonne.

JEANNETTE.

Je le sais.

Madame CALAS.

De nos soins voilà quel est le prix!

M. DE LA SALLE.

Aux termes de la loi, ces témoins sont proscrits.

LE CAPITOUL.

Qui dira mieux les faits qu'un témoin oculaire?

L'ASSESSEUR.

Aux termes de la loi, bon! témoin nécessaire.

Madame CALAS, (à part).

Mon Dieu! touche son cœur!

LE CAPITOUL.

Vous, monsieur le greffier,
Ecrivez.

JEANNETTE.

JEANNETTE, (au greffier).

Oui, monsieur, oui, sur votre papier
Ecrivez... que mon maître... est un fort honnête hom-
Et que, pour l'accuser, j'ai reçu cette somme. [me,
(Elle dépose une bourse sur le bureau).

LE CAPITOUL, (à part).

Ciel!

CALAS.

Qu'entends je!

Madame CALAS.

O mon Dieu!

JEANNETTE, (au Capitoul).

Monsieur, prenez votre or;
Il souillerait mes mains, s'il y restait encor!
Mais, vos agens et vous, sachez mieux me connaître.

CALAS.

Le Capitoul!...

JEANNETTE.

Lui-même!... il le sait bien le traître!

LE CAPITOUL.

Oses-tu, malheureuse!

JEANNETTE, (vivement).

Oh! oh je ne crains rien.
(montrant son cœur).
Voilà mon défenseur, mon juge, mon soutien.
Gardez, gardez votre or: c'est-là qu'est ma richesse.

CALAS.

O vertu!... vois couler ces pleurs de l'alégresse!
O femme respectable!

LE CAPITOUL.

Est-ce assez m'outrager?

JEANNETTE.

De quel poids, à la fin, je me sens soulager!
O vous hommes méchans, comment pouvez-vous l'être!
Puisqu'il en coûte tant déjà de le paraître!
(à monsieur et à madame Calas).
J'ai voulu m'avilir un moment à vos yeux,
Pour les mieux dévoiler, ces complots odieux.

Madame CALAS.

Ame noble et vraiment digne de nos hommages !

LE CAPITOUL.

(descendant de son siège, et allant à la table du greffier).

Monsieur, gardez-vous bien d'oser souiller vos pages.

M. DE LA SALLE, (allant aussi vers le greffier).

Ecrivez tout, monsieur.

LE CAPITOUL, (à monsieur de la Salle).

Monsieur, ces malheureux,
Ont pu seuls la payer, pour s'entendre avec eux.

Monsieur DE LA SALLE.

L'intelligence entr'eux, suivons votre réponse,
N'existe donc, monsieur, qu'alors qu'on vous dénonce ;
Vous l'avez dit : témoin nécessaire ! greffier,
Faites votre devoir.

LE CAPITOUL, (à monsieur de la Salle).

Pouvez-vous oublier
Ma dignité, monsieur ?

JEANNETTE.

O juste ciel ! il nie !

M. DE LA SALLE.

Non : mais soutenez-la, de peur qu'on ne l'oublie.
Réfutez cette femme, ou bien...

LE CAPITOUL.

La réfuter !

M. DE LA SALLE, (au greffier).

Monsieur, m'entendez-vous ? le faut-il répéter ?
Votre devoir, monsieur, vous ordonne d'écrire,
Tout ce que cette femme ici vient de nous dire.

L'ASSESSEUR, (arrêtant le greffier).

Non, monsieur le greffier : moi je vous le défends.
Un juge en compromis avec ces protestans !

LE CAPITOUL.

M'accuser ! moi, messieurs, moi qui par bonté d'ame,
Ce matin contre vous, ai défendu sa femme !
Moi qui fis rallentir, je ne m'en repens pas,
Votre second décret qui frappait ces ingrats.

L'ASSESSEUR.

O comble de l'injure!

JEANNETTE.

O quelle hipocrisie!

M. DE LA SALLE.

Si c'est une imposture, il faut la voir punie.

L'ASSESSEUR.

Non, pour l'honneur du siège et notre président,
Nous devons étouffer un pareil incident.

M. DE LA SALLE.

Pour votre président, et pour l'honneur du siège?
Qu'il songe à se laver; voilà son privilège!
Ou notre honneur, à nous doit être, et c'est le mien,
De croire à tout, messieurs, dès qu'il ne répond rien.

L'ASSESSEUR.

Croyez: que fait cela pour monsieur, pour nous-mêmes!
Vos sentimens ici sont-ils des lois suprêmes?

M. DE LA SALLE.

Non, je ne vois que trop.

LE CAPITOUL.

C'est moi peut-être aussi,
Par qui des déposans le nombre s'est grossi?
Et de ce double crime également capable,
Mon or les a payés pour le trouver coupable!

L'ASSESSEUR.

Ah! c'est trop endurer...

Madame CALAS.

Messieurs, écoutez-nous:
Oui, c'est son ennemi qu'il frappe en mon époux,
Apprenez...

LE CAPITOUL, (l'interrompant).

Je vois trop le piège où l'on m'attire:
(montrant M. de la Salle).
Monsieur me croit suspect; eh bien je me retire;
Je me démets sur lui, messieurs, de mon emploi;
Si c'est-là votre vœu qu'il siège au lieu de moi.

L'ASSESSEUR.

Non, ou que dans monsieur tout le sénat réside :
Nous ne souffrirons pas, pour nous, qu'il nous préside;
Nous nous levons.

(Ils se levent tous).

LE CAPITOUL, (les retenant).

Messieurs..

Madame CALAS, (à part).

Où sommes nous grand Dieu!

LE CAPITOUL.

Souffrez...

L'ASSESSEUR.

Reprenez donc votre place en ce lieu.

LAVAISSE.

Quel repaire!

M. DE LA SALLE, (au Capitoul).

Oui, monsieur, cédez à leur instance :
Mais je proteste, moi, contre cette séance.
L'honnête homme, messieurs, pour l'innocent qu'il sert
Elève ici sa voix comme dans le désert!
C'est moi qui me retire.

Madame CALAS, (se jetant au-devant de ses pas.)

O mon Dieu tutélaire!
Voyez sur l'innocence un sénat sanguinaire,
Lever le glaive affreux qui punit les forfaits!
Et ne vous lassez pas déjà de vos bienfaits :
Embrassez la vertu pour avoir son courage :
Vous l'abandonner!...Non, un vieillard à son âge!
Dieu!... que vous a t-il fait, à vous, hommes méchans?
Sans respect pour les loix, et pour ses cheveux blancs,
L'outrager! l'immoler! Ah! pardon, je m'égare,
Monsieur le Capitoul, vous n'êtes point barbare!
Vous ne souillerez point, non, messieurs, je le crois,
Et votre ministère, et vos cœurs, et les loix;
Vous n'étoufferez point ce cri sévère et tendre,
Que la nature, ici, le devoir font entendre?
Il est, il est, messieurs, des pères parmi vous,
Ils se respecteront, sans doute en mon époux,

Dites, vous qui portez ce sacré caractère,
Peut-on être barbare alors que l'on est père?
Ah! vous m'écouterez... je tombe à vos genoux...
Lavaïsse, monsieur, Jeannette..., venez tous...
(se relevant avec indignation).
Rien ne peut les fléchir!

LAVAISSE.

Ils sont sourds à ses larmes!

Madame CALAS, (hors d'elle-même).

Malheureuse!

M. DE LA SALLE, (à monsieur Calas).

Calmez ces mortelles alarmes.
Il faut vouloir fermer son oreille et son cœur,
Au cri de l'innocence, à l'accent du malheur,
Etouffer l'homme en soi, pour n'y pas reconnaître
(au Capitoul).
La vérité qui touche... et qui blesse peut-être!
(à monsieur et à madame Calas).
Epoux infortunés autant que vertueux,
Usez du seul appui qui vous reste en ces lieux;
Mais le succès, hélas! quoique je me propose,
N'est pas toujours ici pour la plus juste cause.

LE CAPITOUL.

Fermez votre verbal, greffier, et vous levez,
Puisque les magistrats sur leurs lis sont bravés.

L'ASSESSEUR, (remettant un papier aux huissiers).

Huissiers, exécutez l'ordre que je vous livre.
(à Calas, à madame Calas, à Lavaïsse et à Jeannette).
Retourne à ta prison... vous, songez à les suivre.

CALAS, (au Capitoul).

Je sors... soyez content; vous savez, entre nous
Que je ne fus jamais criminel qu'envers vous.

Madame CALAS, (entraînée par les soldats).

Ah! qu'un même cachot, par pitié nous rassemble,
Messieurs, et laissez-nous vivre ou mourir ensemble.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CALAS, (assis dans sa prison).

J'Habite en frémissant l'horreur de ces lieux sombres
Que de la nuit encor vont épaissir les ombres ?
Le jour s'enfuit : j'attends : et j'attends dans l'effroi
Puisque mes ennemis jugent entr'eux et moi !
L'airain a par trois fois dans ces tristes demeures
En sons plaintifs et sourds fait descendre les heures,
Depuis que de ses pleurs versés sur mes revers
Ce digne magistrat vient d'honorer mes fers.
La justice, du ciel est un présent bien rare,
S'il n'est qu'un homme ici qui n'en soit point avare!

(Il se lève).

Cet ami vertueux avec quelle chaleur
Opposant contr'eux tous, seul, sa force à la leur,
Des flames d'un pur zèle embrasé pour ses frères
Il soutint tout le choc de mes vils adversaires !
Il doit revenir seul ; si, justes une fois
Ses collègues jugeant comme lui sur les loix,
Du crime et du soupçon lavent mon innocence :
Si je suis condamné, s'il n'est plus d'espérance,
Ma fille et lui viendront dans ces derniers momens
Recevoir mes adieux et mes embrassemens ?
Il doit même, en ce cas, remplir à ma prière,
Sur cette pauvre enfant, ma volonté dernière.

(Après un moment de silence).

Mais que l'heure, ô mon Dieu ! s'écoule lentement!
L'attente du trépas est son plus grand tourment !.....

La porte s'ouvre ! ... ô ciel ! je sens fuir mon courage...
Une froide sueur couvre tout mon visage ....
C'est lui sans doute...allons... que je crains aujourd'hui
Ma fille, de te voir revenir avec lui !
C'est la première fois, hélas ! dans ton absence,
Que ton père n'a pas souhaité ta présence !...
C'est lui !... c'est elle aussi !...

SCENE II.

CALAS, monsieur DE LA SALLE, ROSE,

ROSE, (se jetant dans ses bras).

MON père !

CALAS, (avec un sourire forcé).

Ah ! je te voi

(Bas à M. de la Salle).

Condamné ?

M. DE LA SALLE.

Condamné.

CALAS, (à sa fille).

Chère enfant, c'est donc toi !

(Bas à M. de la Salle, tandis que sa fille le serre dans ses bras).

A la mort ?... ah !

M. de la Salle lui répond par un signe qui ne lui laisse aucun espoir : Calas tombe de défaillance sur sa chaise).

ROSE, (effrayée).

O ciel ! qu'avez-vous donc, mon père ?
Mon père !

CALAS, (se remettant aux cris de sa fille).

Ce n'est rien... c'est ton malheureux frère...
C'est la douleur, la honte... oui la honte en effet.....
De nous voir en ces lieux qu'habite le forfait ;

D'y voir couler sur-tout tes larmes innocentes :
De sentir sous mes fers tes deux mains caressantes.

ROSE.

Laissez-moi, laissez-moi les presser sur mon cœur
Ces fers, signe du crime, aujourd'hui du malheur !
Que d'autres mains peut-être, ont rendus exécrables;
Mais sur vous à jamais sacrés et respectables !

CALAS.

Chère enfant!

ROSE.

Quoi ! vos yeux en s'arrêtant sur moi,
Laissent couler des pleurs qui me glacent d'effroi !
Si l'on poursuit vos jours, pleurez, pleurez, mon père,
Sur vos tristes enfans, sur notre tendre mère,
Famille désolée, et veuve et sans soutien,
A qui l'homme et le ciel n'auront plus laissé rien.

CALAS.

Mes jours?... ne suis-je pas innocent?

ROSE.

Oui sans doute.
C'est-ce qui me rassure aussi, mon père.

CALAS.

Ecoute :
Monsieur que je ne puis, que vous ne pouvez pas
Trop aimer, trop bénir à moins que d'être ingrats,
A bien voulu, comblant tant de bontés ma fille,
Se charger pour un tems, du soin de ma famille.

ROSE.

Oui, mon père ?

CALAS.

Ma fille, écoutez jusqu'au bout ;
J'ai voulu dans ce jour consulter votre goût...
Ne m'interrompez pas... souvent le tems s'échape,
Promettant l'avenir, lorsque la mort nous frape ;
Le sage, sans l'attendre, est sûr de l'obtenir ;
Car c'est dans le présent qu'il place l'avenir.

Rose,

Rose, voici monsieur qui m'entend... Il nous aime :
Parle ici devant lui comme devant moi-même.

ROSE.

Mon père, sur mon sort pourquoi ces nouveaux soins
Que vous n'eûtes jamais... que vous cachiez du moins ?

CALAS.

Le malheur, mon enfant, mène à l'expérience ?
Je sens que je suis vieux, que mon terme s'avance ;
Le trépas de ton frère, et cette affaire-ci
Vont tuer un vieillard par ses ans affaibli.

ROSE.

O Dieu !

CALAS.

Je veux au moins, s'il faut que je succombe,
Faire quelques heureux, pour consoler ma tombe.

ROSE.

Quel est donc ce bonheur fruit de votre trépas ?
En est-il un pour nous où vous ne serez pas ?
Quittez ces lieux cruels, cette chaîne odieuse,
Et vous verrez alors votre famille heureuse.

CALAS.

J'espère aussi demain les quitter pour jamais ;
Voir la fin de mes maux, et retrouver la paix.

ROSE.

Si le ciel des enfans exauce la prière,
Vos vœux qui sont les miens seront comblés, mon père.

CALAS.

Ecoute : j'ai revu Lavaïsse aujourd'hui ;
Ma chaîne, mon enfant, s'étend aussi sur lui :
J'avais cru voir en lui l'appui de ma famille ;
Lavaïsse fera le bonheur de ma fille,
Disais-je ?

ROSE, (à part).

Eh quoi ?

CALAS.

J'ai vu que tu l'aimais... eh bien ?

ROSE.

Mon père...

CALAS.

Il t'aime aussi, je crois : ce doux lien
Pourrait, quand de mes jours le flambeau se consume,
De mes derniers instans, adoucir l'amertume ;
Et si notre infortune, épreuve des amis,
N'a pas changé dans lui des projets affermis ;
Si son cœur est constant ; quand les destins contraires,
M'enviraient le bonheur d'unir des mains si chères ;
J'emporterai du moins la douceur avec moi
De te laisser, ma fille, un sort digne de toi.

ROSE.

Eh! pourquoi, sous ces fers, dans ces lieux, à cette heure;
Quand demain vous quittez cette affreuse demeure ?
(Car vous me l'avez dit, vous la quittez demain).
Pourquoi parler de moi, de mon cœur, de ma main ?
Ah! ne pensons qu'à vous, à vous seul, à vos peines,
Ou plutôt à l'instant où vont tomber ces chaînes :
Et ne me parlez pas comme si votre voix
Devait frapper mon cœur pour la dernière fois !
Vous me faites trembler !

CALAS.

Rassure-toi... Qu'entends-je:

(Ici on entend du bruit au fond de la prison).

On force ma prison !

M. DE LA SALLE.

Quelle aventure étrange !

ROSE, (du côté où se fait le bruit).

Ah! qui que vous soyez, sauvez mon père !

CALAS.

Ah! Dieu!

Ma fille, taisez-vous.

M. DE LA SALLE.

Oui, c'est bien en ce lieu

Qu'on veut entrer ?

CALAS.

D'où vient qu'une autre porte s'ouvre !
Est-ce un nouveau malheur que ce mistère couvre ?

ROSE, (l'appercevant).

Ciel ! monsieur Lavaïsse ?

M. DE LA SALLE.

Ici !

CALAS.

D'où venez-vous ?

LAVAISSE, (à Calas avec mistère).

Je voudrais vous parler à vous seul.

ROSE.

Devant nous ;
Si c'est quelque secret, ne pouvez-vous le dire ?

LAVAISSE.

Souffrez, mademoiselle...

M. DE LA SALLE.

Allons... je me retire.

CALAS.

Restez près de ces lieux.

ROSE.

Je suis morte d'effroi !

CALAS, (à M. de la Salle).

Pardon...je vous rappelle à l'instant...

(M. de la Salle se retire avec Rose, vers l'entrée de la prison).

SCENE III.

CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

Suivez-moi,
Calas.

CALAS.

Que dites-vous ? Vous suivre ? Quel vertige !

LAVAISSE.

Tous nos momens sont chers...Ah! suivez-moi, vous dis-je.

CALAS.

Mais expliquez...

LAVAISSE.

Venez, ou vous êtes perdu!

CALAS.

Je sais tout: parlez bas... craignez d'être entendu!

LAVAISSE.

Vous savez?... Savez-vous que ce sénat impie
A flétri vos enfans, a proscrit votre vie?

CALAS.

Parlez bas... je le sais.

LAVAISSE.

S'il est ainsi, venez?
Oui, vos jours innocens par eux sont condamnés;
Oui, l'on vous lit ce soir la sentence homicide;
Tremblez...ce capitoul, de votre sang avide,
Sous des antres affreux de ce cachot voisins,
M'a laissé, dans les fers, attendre nos destins.
L'or m'a fait un ami de l'homme qui les garde,
Interrogé par moi sur ce qui vous regarde,
Il s'est tû quelque tems... Enfin il a parlé;
Votre sort et le mien, il m'a tout révélé;
Le même jugement qui condamne le père,
Remet en liberté moi, la fille et la mère,
Comme si nous étions plus innocens que vous,
Et que votre bras seul eût pu porter ces coups!
Enfin du capitoul la vengeance est complete.
« Si tu veux me servir, viens; ta fortune est faite,
» Ais-je dit à cet homme, hésitant, étonné,
» Viens »... J'ai doublé les dons qui me l'avaient gagné.
Raison pour ses pareils toujours plus convaincante,
Que de vos maux, des miens, la peinture éloquente!
Il fallait, et mon or avait seul ce pouvoir,
Non attendrir son cœur, mais vaincre son devoir:

Je l'ai fait : il s'est pris à l'appât des richesses,
A l'espoir, à l'éclat de mes autres promesses...
« Suivez-moi, m'a t-il dit »... Dans leurs mille dé-
J'ai parcouru l'horreur et la nuit de ces tours [tours,
Mon guide, d'un pied sûr, fait à ces lieux funèbres,
Y soutenait mes pas, glissant dans leurs ténèbres...
Nous marchons... Il s'arrête, une clef dans la main,
« C'est ici le plus long, mais le plus sûr chemin;
» Dit-il; et d'une porte à ma garde livrée,
» Ceci, vers votre ami, va vous ouvrir l'entrée;
» Ici, chaque cachot a ses détours secrets,
» D'où certains criminels à la loi sont soustraits;
» Lorsque de cette loi redoutant l'indulgence,
» Le pouvoir en obtient une sourde vengeance ».
Il dit... Sur ses deux gonds, la porte a retenti.
Elle s'ouvre... je vole... et vous offre un parti.
Le seul qui vous conserve, en ce péril extrême,
Mon père, à vos enfans, à l'honneur, à vous-même.

CALAS.

O jeune homme imprudent ! qu'avez-vous fait ? hélas!

LAVAISSE.

Venez, vous hésitez ?

CALAS.

Non, je n'hésite pas.

LAVAISSE.

Vous vous flattez peut-être!..Il faut donc tout vous dire;
Pour vaincre votre cœur, un ami le déchire!
Sachez que votre fils du sein même des morts,
Du peuple qu'on abuse, enflame les transports,
Des vêtemens du deuil les prêtres catholiques,
De leur temple par-tout ont couvert les portiques.
Un spectre est élevé sur un autel de sang,
Que les traits de la mort rendent plus menaçant;
De palmes, de festons il porte un diadême,
Des antiques martyrs trop redoutable emblême !
Un glaive est dans sa droite !... Et de son autre main
Il montre à tous ces mots :... «*C'est toi, père inhumain.*»

CALAS.

O Dieu!

LAVAISSE.

Qu'attendez-vous, qu'espérez-vous encore?

CALAS.

Rien.

LAVAISSE.

Quittez donc ces fers et ce ciel que j'abhorre:
Allons chercher la paix dans de plus doux climats
Que l'air du fanatisme au moins n'infecte pas.

CALAS.

Retournez, reprenez vos dons, je vous supplie,
Rendez à son devoir cet homme qui l'oublie:
Dites-lui que Calas eut toujours dans son cœur
De quoi braver la mort, et non le deshonneur.

LAVAISSE.

Comment...

CALAS, (à M. de la Salle et à sa fille).

Venez, monsieur, ma fille;

SCENE IV.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, ROSE.

CALAS, (bas à Lavaïsse).

Lavaisse,
Prenez bien garde ici qu'un seul mot ne trahisse
Le secret de ma mort qu'on cache à cet enfant.

(Haut à M. de la Salle).

Vous voyez cet ami, contre un événement
Dont Calas sans effroi sait attendre la suite.
Il a cru me trouver un abri dans la fuite,
Comme si je pouvais de mes ans pleins d'honneur
Démentir ce qui reste, et souiller mon malheur!

M. DE LA SALLE.

Écoutez, cette affaire... Enfin la circonstance
Ne permet point l'excuse à votre résistance :
Vos jours sont sous le glaive ; il vous y faut pourvoir ;
Tout ce qui vous est cher, vous en fait un devoir.

CALAS.

Vous...

LAVAISSE.

Ecoutez, monsieur,

M. DE LA SALLE.

Le conseil que je donne
Met tout en sûreté, vos jours, votre personne,
Votre honneur... votre honneur ! L'avenir abusé
Vous croira-t-il puni d'un crime supposé ?
Coupable en apparence, où seront vos refuges ?
L'échafaud à ses yeux, justifiera vos juges.
Nos neveux, sur sa foi, tout prêts à vous flétrir,
Aux preuves qu'il dément, iront-ils recourir ?
Vous ne sauverez pas votre honneur par la fuite,
Je le sais ; mais des lois suspendant la poursuite,
Vous vous donnez le temps, qu'un jour la vérité
Lève le voile épais qui couvre sa clarté :
Et, si son amitié par de sages mesures
Doit garantir vos jours...

LAVAISSE.

Monsieur, elles sont sûres.

CALAS.

Je n'en veux pas... Moi fuir ! faire dire aujourd'hui,
Calas est criminel, puisque Calas a fui !
Justifier ces lois qui menacent ma tête
Et votre capitoul, par ma lâche retraite !
Faut-il pour le succès de cet homme cruel,
Chargé d'un crime feint, en commettre un réel ?
Non.

LAVAISSE.

Quel égarement !

ROSE.

Du moins, cédez, mon père,
Cédez pour vos amis, vos enfans et leur mère.

CALAS.

Vos pleurs m'affligent, Rose, et ne me vaincront pas.

LAVAISSE, (bas à Calas).

Si vous ne consentez à marcher sur mes pas,
Je vais déclarer tout, tout monsieur devant elle.

CALAS, (Le retenant d'un coup-d'œil).

Lavaïsse !...

LAVAISSE.

Venez.

CALAS, (bas à Lavaïsse).

Votre amitié cruelle
Pourrait... non, mon ami, je vous connais trop bien,
Elle en mourrait ! hélas!.. Non vous n'en ferez rien.

LAVAISSE.

Ah Dieu !

CALAS.

Monsieur, ma fille, et vous, cher Lavaïssse,
Vous voyez où du sort nous conduit l'injustice !
Mais qu'il est doux pour moi, dans ces affreux momens,
De goûter les transports de vos embrassemens !
C'est pour les malheureux que l'amitié fut faite !

(Les regardant).

Voilà de tous les biens les seuls que je regrette !...
Dieu sait si dans mon cœur j'ai voulu m'élever
Contre son bras puissant qui me veut éprouver !
J'ai plié sous ce bras sans plainte, sans murmure ;
Les pleurs que j'ai versés, sont tous pour la nature :
Ils sont pour vous, ma fille ; ô sang infortuné
Sur qui l'opprobre étend son souffle empoisonné !
O malheureux enfans ! famille déplorable !

ROSE.

Mon père !

CALAS.

Un préjugé farouche, inexorable,
Vous a frappé déjà de sa puissante main ;
Entre ce monde et vous, élève un mur d'airain.

LAVAISSE.

LAVAISSE.

Que dites-vous ? ô ciel !

CALAS.

La vérité cruelle !
Qui voudra désormais partager avec elle
La vie ; et recevoir de ce sang détesté,
D'enfans flétris, proscrits, une postérité ?
Ah ! ce ne sera point un mortel ordinaire !...
(à Lavaisse, le serrant dans ses bras).
Ce sera toi, mon fils !... Oui toi-même !

LAVAISSE, (vivement).

Oui, mon père !
Oh ! oui ce sera moi !... Vous m'avez prévenu !
Vous m'honorez, Calas, et m'avez bien connu !

M. DE LA SALLE.

Homme sublime !

LAVAISSE.

Eh quoi ! C'est dans cette demeure,
C'est dans ce jour affreux ! Sous ces fers ! A cette heure !
Que Calas, sous les coups tout prêts à le frapper,
Indifférent sur lui, des siens peut s'occuper !

CALAS.

Lavaïsse, aimez-la, comme j'aimai sa mère.
(Bas à Lavaïsse).
Vivez long tems... Mourrez plus heureux que son père!

LAVAISSE.

Ah Dieu !

M. DE LA SALLE.

J'entends du bruit !

ROSE, (à son père).

Vous changez de couleur.

M. DE LA SALLE, (à Lavaïsse).

Nous ne pouvons tous deux paraître ici, monsieur,
Vous, sans blesser les lois, et moi mon ministère ;
Car, comme vous, monsieur, je suis avec mistère.

LE CAPITOUL, (en dehors).

Veillez à cette porte.

LAVAISSE.

Evitons son regard ;
Venez sous cette voûte attendre son départ.
(Ils entrent dans l'endroit d'où Lavaïsse est sorti).

SCENE V.

LE CAPITOUL, CALAS.

CALAS, (à part).

C'Est lui-même ! Ah ! ma fille ! elle va tout entendre !

LE CAPITOUL.

Tu ne m'attendais pas ici ? Je viens t'apprendre....

CALAS.

Je le sais.

LE CAPITOUL.

Qui t'a dit que l'échafaud est prêt ?

CALAS.

Vous-même..., ce regard où j'ai lu mon arrêt !

LE CAPITOUL.

Ta haine, je le vois, a deviné la mienne ?

CALAS.

Calas de votre sang n'eût point souillé la sienne.

LE CAPITOUL.

Tu dis vrai : je t'ai dû punir de ton forfait.

CALAS.

Eh bien, prenez mes jours, et soyez satisfait.
Ce crime est expié, je crois, par mon supplice :
Ne troublez pas un tems qu'il faut que Dieu remplisse.

LE CAPITOUL.

Tu crains la mort sans doute ?

CALAS.

Et quand je la craindrais,
Je suis père.

LE CAPITOUL.

Soldats.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, LAVAISSE, ROSE.

ROSE, courant se jeter aux pieds du Capitoul.

Ciel!

LE CAPITOUL, les voyant.

Quels détours secrets
Vous ont conduit ici? D'où venez-vous, perfides?

LAVAISSE.

Nous avons entendu tes aveux homicides.

LE CAPITOUL.

Troublé, à Rose.
O Dieu!... Relevez-vous.

ROSE.

Il ne m'écoute pas!...
Je meurs!

CALAS, la soutenant.

Ah! ma fille!... Ah cruel!

LE CAPITOUL.

Vous, soldats,
Qu'on la rende à sa mère : allez, qu'on m'obéisse.

M. DE LA SALLE.

Arrêtez.

LE CAPITOUL.

De quel droit bravez-vous ma justice?
De quel droit tous les deux, vous trouvez-vous ici?

M. DE LA SALLE.

Vous pourrez au sénat vous en voir éclairci.
Je requiers acte avant, en reprenant l'instance,
Des motifs qui auront dicté votre sentence;
Et veux à ces messieurs, de tous vos sentimens
Exposer devant vous les nobles mouvemens;

Tremblez... Le crime encor ne tient pas sa victime !
Si de leur Capitoul, l'esprit seul les anime,
J'ai des moyens tout prêts que vous n'attendez pas,
Qui pourront empêcher ou venger son trépas....
Je saurai l'éclaircir cette odieuse trame :
Je veux, qu'en dévoilant les replis de votre ame,
Flétrissant votre nom chez la postérité,
Vos forfaits fassent seuls votre immortalité !
(A Calas).
Rassurez-vous, monsieur !... Suivez-moi, Lavaïsse ;
(Jetant les yeux sur Rose, soutenue par son père).
Pauvre enfant !... à ta mère il faut que je t'unisse,
(à Lavaïsse).
Aidez-moi, mon ami, ne craignez-rien pour vous :
Pour vous-mêmes et pour moi, je vais répondre à tous.
(au Capitoul).
Vous, nous nous reverrons.

LE CAPITOUL, (sortant).

J'y compte.

LAVAISSE, (à Calas).

Adieu, mon père.

(Ils sortent tous deux, soutenant Rose dans leurs bras).

CALAS.

Ciel ne peux-tu finir, ou combler ma misère !
(Le rideau tombe pour le changement de l'autre acte).

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente la prison de madame Calas*).

Madame CALAS, ROSE, JEANNETTE.

(Rose est assise sur un grand fauteuil, dans l'attitude d'une personne endormie).

Madame CALAS, (regardant sa fille).

PAUVRE enfant!

JEANNETTE.

Elle dort.

Madame CALAS.

En quel état affreux
Il me l'a ramenée!

JEANNETTE.

Oui.

Madame CALAS.

L'effroi dans les yeux!
Pâle, froide, égarée, hélas! presque mourante!
Qu'est-il donc arrivé?... La nature souffrante,
De douleur épuisée, enfin cède au sommeil...

(Allant vers elle).

Repose et goûte au moins la paix jusqu'au reveil.
Ma fille... Cet ami sortant de voir son père,
M'a dit, en le quittant: espérez: ... que j'espère!...
Les jours de mon époux seraient-ils en danger?
Ah! je crains tout d'un monstre ardent à se venger!

JEANNETTE, (jetant les yeux sur Rose).

Parlons plus bas ; je crois qu'elle s'éveille ?

Madame CALAS.

Attends...

Non... un sommeil pénible enchaîne encor ses sens,
De soupirs, de sanglots et de crainte oppressée
Son ame sur son front semble être retracée !
Sur sa bouche tremblante et qui veut s'entr'ouvrir
Sans pouvoir y former, les mots viennent mourir...
Faut-il que le sommeil de la simple innocence,
Avec celui du crime ait tant de ressemblance !

ROSE, (toujours endormie).

Mon père !

JEANNETTE.

Elle a parlé !

Madame CALAS.

Son cœur veille toujours !
Elle appelle son père !... Ecoutons.

ROSE.

A vos jours!

Madame CALAS.

Son cœur préoccupé, tandis qu'elle sommeille,
Retrace à son esprit les terreurs de la veille.

ROSE.

Ah ! ...suivez...Lavaïsse.

Madame CALAS.

Eh ! quoi !

ROSE.

N'attendez pas
Les bourreaux... Ah !

(Elle se réveille en sursaut, avec un cri d'effroi, et tombe dans les bras de sa mère).

Madame CALAS.

(La pressant pour la rassurer).

Grand Dieu !... Te voilà dans mes bras,
C'est moi, ma chère enfant...Moi, moi.

ROSE, (réveillée avec égarement).

C'est vous, ma mère.

Madame CALAS.

Remets-toi.

ROSE, (regardant autour d'elle.)

Le sommeil.... Je ne vois pas mon père !

Madame CALAS.

Tu l'as quitté ?

ROSE.

Quitté.... Quand ?

Madame CALAS, (à part.)

Son égarement
Aura de sa mémoire effacé ce moment.

(Haut.)

Ma fille, entre les bras d'une mère agitée
On t'a, de son cachot, dans le mien rapportée.

ROSE.

Oui ? j'avois oublié....

Madame CALAS.

Dis-moi, tu l'as donc vu ?
Etoit-il calme au moins ?

ROSE.

Plus que je n'aurais cru....
Vous n'avez point reçu de nouvelles ?

Madame CALAS.

Toi-même,
N'as-tu rien appris ?

ROSE.

Rien.

Madame CALAS.

Mais ce désordre extrême ?
Rose, me trompez-vous ?

JEANNETTE.

J'entends du bruit !

Madame CALAS.

Eh ! quoi...
Vos traits s'altèrent, Rose !

ROSE (à part.)

O moment de l'effroi !

SCENE II.

Les mêmes, LAVAISSE.

Madame CALAS, (l'appercevant.)

LAVAÏSSE!

LAVAISSE.

Qui vient pour calmer votre crainte.

Madame CALAS.

Comment avez-vous pu pénétrer cette enceinte,
Fermée à nos amis, ouverte aux seuls bourreaux?

LAVAISSE.

L'espérance n'est point interdite à vos maux;
Votre appui généreux m'envoie ici d'avance:
Vous avez su déjà l'odieuse sentence?

Madame CALAS.

Je n'ai rien su!... Mon sang se glace!

LAVAISSE.

J'avais cru...
Pardon... Rassurez-vous: rien n'est encore perdu.
Ce que vous avez vu, ce zele respectable
De l'homme vertueux qui défend son semblable,
N'était rien, rien encor, s'il le faut comparer
A ces beaux mouvemens que je viens d'admirer!
Vos tyrans ont r'ouvert leur criminelle lice;
J'ai revu la vertu luttant contre le vice;
Un seul homme de bien, dans ce gouffre d'enfer,
Etonnant, ébranlant, frappant ces cœurs de fer,
Et de son ame seule empruntant sa puissance,
Retenir tous ces bras levés sur l'innocence!

Madame CALAS.

Ciel!

LAVAISSE.

Votre défenseur cette nuit même avait
Du cruel capitoul surpris l'affreux secret.

Il

Il mande ce matin le sénat qui s'assemble,
Et témoins tous les deux, nous arrivons ensemble.
Il entre : et l'œil brûlant de ce feu vertueux,
Dont il bravait hier leurs cris tumultueux,
Sa belle ame en ses traits respirant toute entiere,
Il semble dans l'abîme un ange de lumiere;
Et parmi ces méchans, seul, debout : « Sénateurs,
» Vous êtes tous trompés, dit-il : des imposteurs
» Ont contre l'innocent armé votre justice,
Et des bourreaux ici vous font remplir l'office! »
Un cri s'éleve alors : Jugé, dit l'assesseur.
« Non, reprend-il soudain avec plus de chaleur,
» Pour laver chaque nom que vous venez d'écrire,
» Tout votre sang demain ne pourra pas suffire;
» Je vous épargnerai, malgré vous, un forfait. »
Le capitoul craignant ces mots et leur effet,
Cherche à parler aussi, pour détourner sans doute;
Mais on le doit enfin écouter.... On l'écoute.
Il fait de notre nuit le fidele récit :
Moi-même du serment je scelle ce qu'il dit.
Chaque juge étonné se regarde en silence...
Lui, saisissant alors l'homicide sentence...
« Le voilà donc, messieurs, cet arrêt flétrissant ;
» Qui vous condamne ici tous plus que l'innocent!
» Chacun de vous est juste, et d'un crime incapable :
» Pour proscrire un vieillard, vous l'avez cru coupable?
» Il ne l'est point... Non, non : et je fais ce serment,
» A vous, à la justice, à ce Dieu qui m'entend.
» Oui, dans chacun de vous ce capitoul perfide
» A vu de ses fureurs l'instrument homicide!
» Et vos bras qu'il emploie à diriger ses coups,
» Sont de ses cruautés, complices malgré vous!
» Cette erreur qui faillit coûter une victime,
» Eclairée aujourd'hui, va devenir un crime;
» Songez-y : détruisez cet affreux monument
» De vengeance, d'opprobre et d'avilissement;
» Ces feuillets meurtriers, ces sanglans caracteres...
» Mais ne m'en croyez pas sur ces preuves légères;

» Messieurs, il est coupable, ou bien je ne suis,
» moi,
» Qu'un traître digne ici des rigueurs de la loi...
» J'offre ma tête... Il doit aussi livrer la sienne :
» Qu'il se rende en prison; et moi, qu'on m'y retienne :
» Appelez vos bourreaux; et que celui de nous
» Qui vous trompe, aujourd'hui périsse sous leurs
» coups. »

Madame CALAS.

Ami trop généreux, dont l'ame magnanime
Console la vertu du méchant qui l'opprime !

LAVAISSE.

Il finit... on s'agite, on ne replique pas ;
Chaque visage exprime un divers embarras :
L'assesseur concentré cherchant par quelque crime,
S'il ne peut pas encor resaisir sa victime.
Le Capitoul offrant sur son front sans couleur,
Du crime reconnu la honteuse pâleur,
Balbutiant sans fruit sa stérile défense,
Que dira-t-il ?... Voici le jour de l'innocence :
Pourront-ils recuser, sans vouloir se flétrir,
Ce témoin qui ne veut que prouver ou périr ?
Le parti qu'il a pris fut le seul qu'il dût prendre :
Si l'on ne le veut croire, il faut du moins attendre ;
Et vers la vérité ramenant tous les cœurs,
Le temps va les ranger du parti de vos pleurs...
Mais jugeant que l'erreur accroît votre souffrance,
Il m'a vîte envoyé vous rendre l'espérance.
J'entends du bruit... Il vient sans doute confirmer
Ce dont j'ai pu d'avance ici vous informer.

Madame CALAS.

O Dieu de l'innocent! sous ta main protectrice,
Des méchants, quand tu veux, s'écroule l'édifice!
Toi qui lis dans les cœurs, mon Dieu, combats pour
nous!

(Appercevant le capitoul.)

Ciel! c'est le capitoul : ah! je n'ai plus d'époux.

SCENE III.

Les mêmes, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL.

JE viens rompre vos fers.

Madame CALAS.

Quelle surprise extrême!
Vous! pourquoi mon époux ne vient-il pas lui-même?

LE CAPITOUL.

Votre époux?... Ces liens par nos loix imposés,
Sans ma présence ici ne seraient point brisés;
C'est le vœu du sénat, et de mon ministère.

Madame CALAS.

Au nom de mon époux, monsieur, pourquoi vous taire?
Innocent comme nous, est-il donc libéré ou non?

LE CAPITOUL.

On l'amène en ces lieux, il sort de sa prison:
Il a voulu vous voir; notre loi moins sévère
Lui permet d'embrasser ses enfans et leur mère:
Car vous n'ignorez pas qu'une juste rigueur,
Sépare entre vous deux le crime du malheur.

Madame CALAS. (Elle tombe sur un fauteuil.)

Dieu!

LAVAISSE. (au capitoul.)

Malgré vos forfaits et nos deux témoignages...

LE CAPITOUL.

Malgré vos attentats, vos fureurs, vos outrages....

ROSE.

Mon père!... ô ciel!

LE CAPITOUL.

Les lois vous rendent libres tous:
Mais leur sévérité dut frapper son époux.

LAVAISSE.

Les lois!... quand l'imposteur seul l'arrache à la vie.

Madame CALAS.

Avez-vous pu, cruels?

LAVAISSE.

Ta rage est assouvie,
Tigre; et fumant bientôt du sang de l'innocent,
Tu viens braver ici sa femme, son enfant,
Son ami, son ami qui punira ton crime,
Qui saura tôt ou tard te joindre à ta victime.

LE CAPITOUL.

Quel accès de fureur! l'ai-je seul condamné?

LAVAISSE.

S'il meurt, oui c'est tói seul qui l'as assassiné!
C'est toi qui sur sa tête appelant les supplices,
De ta scélératesse infectas tes complices;
Fuis, fuis; crains que ta main, au milieu de ton flanc,
N'aille te demander compte de tout son sang;
Crains que je ne te paie ici tes impostures,
Et l'insulte, et l'outrage, et les mille tortures
Dont ta fureur accable un vieillard vertueux
Qui démasqua ton cœur, ton crime à tous les yeux,
Et qui fit distinguer, par un choix équitable,
Du vice respecté, la vertu respectable.

LE CAPITOUL.

Traître!

LAVAISSE, (appercevant Calas et sa suite.)

O dieu! quel spectacle!... ah! c'est lui!... c'est Calas!..
Un ministre du ciel accompagne ses pas!...
Moins affligé que lui, c'est Calas qui le guide!...

(Au capitoul.)

Ton cœur n'est point brisé!... quel es-tu donc, perfide!
C'est son dernier moment!

Madame CALAS.

Ah!... plus d'espoir... je meurs.

SCENE IV.

Les mêmes, CALAS, (les mains et les pieds chargés de chaînes ; il est soutenu d'un côté par un religieux ; de l'autre, par le geolier, qui se retire dès qu'il est entré. Deux hommes, près de la porte, tenant chacun un flambeau. Gardes.)

CALAS, (appercevant sa femme et sa fille évanouies.)
(Au capitoul.)

QU'AI-JE vu ! Permettez que de mes derniers pleurs,
J'arrose en paix, monsieur, ma famille mourante :
Cachez-leur cette main de mon sang dégoûtante.
(Montrant ses fers.)
Je n'échaperai pas : laissez-nous un instant...
Je rejoindrai bientôt l'échafaud qui m'attend.
(Le capitoul sort donnant un ordre aux soldats.)

SCENE V.

(Les mêmes, excepté le capitoul.)

CALAS, (regardant sa femme et sa fille.)

LA mort a frappé tout ! et la fille ! et la mère !

(Madame CALAS, (r'ouvrant les yeux et les refermant, en voyant les fers de son mari.)

Oh ! dieu !

(CALAS, se retournant vers Rose.)

C'est ton époux..... Ma fille, c'est ton père !

ROSE. (Elle se jette dans ses bras un moment, se relève, et retombe près de sa mère, à qui Jeannette s'efforce à faire respirer des odeurs.)

Ah !

CALAS.

Mon cher Lavaïsse !

LAVAISSE.

Ah ! mon cœur n'y tient pas !

CALAS.

Vous aussi, mon ami, plus faible que Calas.
Je vais mourir... C'est moi qui soutiens ton courage,
Lavaïsse!

LAVAISSE.

O Calas... ô désespoir!... ô rage!
Quand de ses ennemis j'ai cru qu'il triomphait!

CALAS.

J'aurois pu, mon cher fils, l'emporter en effet:
Un mot de l'assesseur, hélas!

LAVAISSE.

De ce perfide!

CALAS.

Change tout; il observe au sénat qu'il décide;
Que ce juge ni toi ne deviez point entrer
Hier, dans ma prison, sans droit d'y pénétrer;
Et que de cette faute, ensemble responsables,
Vous êtes tous les deux suspects et récusables!
Mais, va, je meurs content, s'il n'est plus, après moi,
D'autre victime, ici, de l'homme et de la loi,
Si je suis la dernière.... ô ma femme, ô ma fille!

(à Lavaïsse.)

Mon fils, unique espoir de ma triste famille!

(Au religieux qui fond en larmes à ses côtés.)

Vous, l'envoyé du ciel, ô digne et saint pasteur,
Qui venez près de moi comme un consolateur,
Qui, moins prêtre qu'ami, pleurez sur la victime,
Retenez-les ces pleurs, monsieur, je meurs sans crime,
Ou versez-les plutôt sur ces cœurs inhumains,
Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains.
Sans regréter mes jours, je vais mourir tranquille.
La vie est un éclair, la mort est un azile;
Et je n'ai plus à boire, dans ce comble d'horreurs,
Que le calice amer des dernieres douleurs:
L'épuiser à mon âge, est-ce un grand sacrifice?
Ma femme, mes enfans, voilà mon vrai supplice.
Ah! pardonne, ô mon dieu, si mon fils égaré
Porta sur ton ouvrage un bras désespété.

Que ce soit, en mourant, sa grace que j'obtienne !
Dieu, je t'offre ma mort pour expier la sienne !

(Ici, le geolier se présente à Calas, douloureusement, pour détacher ses fers.)

CALAS, au geolier.

Je vous entends.

ROSE, (avec un cri, voyant le geolier.)

Mon père !

Elle se relève, se traîne derrière lui, passe une main autour de son cou, et laisse tomber sa tête sur celle de Calas, tandis qu'on détache ses fers. Lavaïsse est aux pieds de Calas, le religieux debout de l'autre côté.

CALAS.

Il faut donc tout quitter....
Sois homme Lavaïsse, et vis pour acquitter
Ma dette envers ma fille et sa famille entière.
Je dois revivre en toi : qu'elle y retrouve un père...
O ma femme !... Ses yeux n'ont fait que m'entrevoir !

Au geolier qui pleure en détachant ses fers.

Vous remplissez, monsieur, un bien cruel devoir !

A Lavaïsse, lui montrant le geolier.

N'est-ce pas ?... Vois ses yeux qui de larmes se noient.

Au geolier.

Vous ne ressemblez point à ceux qui vous envoient.

à Lavaïsse. Se relevant.

Embrasse-moi, mon fils... Oh ! Quel moment cruel !

(Se relevant, après qu'on a ôté ses fers, il embrasse Lavaïsse et laisse Rose entre ses bras.)

Soutiens-là, mon cher fils.

Au Religieux.

Venez mon père.

Il sort soutenu par le religieux et le geolier, et fait quelques signes à M. de Lassalle qui entre en lui montrant sa femme et sa fille.

SCENE VI.

LAVAISSE, asseyant Rose sur la chaise près de sa mère. (1)

O ciel !

à M. de la Salle, lui montrant la mère et la fille.

Vous voyez !

M. DE LA SALLE.

Oui, je sais qu'il n'est plus d'espérance,
Emmenons-les : j'apporte avec moi la vengeance.

LAVAISSE.

Comment donc ?

M. DE LA SALLE.

Les cruels s'étoient déjà flétris....
J'apprends que ce grand homme, (2) honneur de son pays,
Et qui du fanatisme, intrépide adversaire,
Eteindra ces buchers qui dépeuplent la terre;
De Fernay dans nos murs arrivé dans ce jour,
Y va, pour quelque temps, établir son séjour....

LAVAISSE.

Eh bien ?

M. DE LA SALLE.

Chez lui je vole : admis en sa présence,
Je lui peins leurs malheurs, sur-tout leur innocence,
Et cet assassinat commis au nom des lois!...
Il frémit, il s'indigne, il pâlit à ma voix!
Ses yeux, à leur nom seul pleins de larmes nouvelles,
Au nom du Capitoul lancent des étincelles!
« Si je les défendrai ! je le veux, je le dois,
» Dit-il, amenez-les dans ma maison, chez moi....»
Venez, cette vengeance approche : le génie
Va s'armer, va tonner sur ce sénat impie;
Va dévoiler la trame où le juste est frappé;
Des pièges d'un cruel partout enveloppé;
Et, dans l'âge suivant, mieux instruit que le nôtre,
Laisser des pleurs sur l'un, et l'horreur contre l'autre.

(1) MM. les Comédiens ont préféré de baisser la toile après le départ du père. Il me semble pourtant que l'arrivée de M. de la Salle est ce qui porte un peu de consolation dans l'ame du spectateur, que cette situation douloureuse vient de froisser.

(2) Voltaire qui rétablit la mémoire de Calas, et qui, après la mort du père, fit venir chez lui la mère et les enfans.

FIN.